

# Toponymes portugais, galiciens, asturiens et pyrénéens: affinités et problèmes historico-linguistiques (I)

Hector Iglesias

*IKER: Centre de Recherches sur la langue et les textes basques – Bayonne\**

## RÉSUMÉ

Le sujet de notre article est centré sur une meilleure connaissance des similitudes toponymiques entre l'onomastique historique attestée principalement au Portugal, en Galice, dans les Asturies et dans les Pyrénées (anthroponymie, toponymie, hydronymie et oronymie), c'est-à-dire dans une région d'Europe où les contacts linguistiques au cours de l'Antiquité sont encore méconnus et surtout mal connus.

**Mots clé:** Toponymie, Portugal, Galice, Pyrénées, Pays Basque

## ABSTRACT

The subject of our article is centred on a better knowledge of the similitudes between Portuguese, Galician, Asturian and Basque historical onomastics (anthroponymy, toponymy, hydronymy and oronymy) in a region of Europe where linguistic contacts in the course of the Antiquity are still underrated and above all, badly know.

**Key words:** Toponymy, Portugal, Galice, Pyrenees, Basque country

Cet article constitue la version revue, corrigée et augmentée de deux articles intitulés respectivement «Sur quelques similitudes toponymiques galaïco-basques et le problème que posent certaines d'entre elles»<sup>1</sup> et «Affinités toponymiques cantabro-pyrénéennes et énigmes

---

Data de Aceptación: xuño de 2000.

\* Le lecteur intéressé par ces questions pourra, s'il le désire, consulter la suite de cet article dans la *Nouvelle Revue d'Onomastique*, cf. *infra* bibliographie.

1 Iglesias, 1998b.

historiques»<sup>2</sup>. La région traitée par notre étude s'avère le plus large possible, englobant ainsi tout le Nord-Ouest de la péninsule ibérique depuis le nord de l'actuel Portugal jusqu'au Béarn puisque c'est un fait admis en toponomastique que le facteur de distance n'est pas un argument suffisant au moment de nier la parenté de plusieurs toponymes. Il est vrai que dans la péninsule ibérique, malgré des décennies de recherches et les travaux d'illustres chercheurs tels que Joan Coromines, pour ne citer que lui, beaucoup de questions n'ont toujours pas été éclaircies de façon définitive. Dans le cas du Nord-Ouest de la péninsule les faits semblent parfois tout aussi ardues, voire la plupart du temps énigmatiques. Aussi le territoire étudié ici englobera essentiellement, entre autres, non seulement l'ancienne *Asturia et Callaecia* dont l'existence se reflète dans les titres des légats impériaux (*Legati Augusti iuridici Asturiae et Callaeciae*) mais également la *Cantabria* de l'Antiquité (c'est-à-dire *grosso modo* l'actuelle région de Santander), le Pays Basque dans son ensemble, c'est-à-dire l'ibérique et le continental, ainsi que l'*Aquitania* de Jules César.

Bien que les études toponymiques concernant la Galice aient toujours été beaucoup moins nombreuses que celles ayant pour objet le Pays Basque ou la Catalogne, il existe néanmoins certains articles et ouvrages linguistiques de grande qualité. Ces derniers mentionnent plusieurs noms de lieux galiciens, particulièrement, ceux d'origine latino-romane ainsi que ceux issus du germanique, les principaux travaux étant principalement ceux de Joseph M. Piel. Les travaux de Joan Coromines, dont l'oeuvre est pourtant considérable, n'ont abordé que quelques rares points de toponymie galicienne<sup>3</sup>. On peut dire que les études toponymiques se trouvent actuellement en Galice dans un état moins avancé que dans d'autres régions d'Europe, vraisemblablement pour des raisons que nous aborderons plus loin. Dans le domaine de la toponymie dite pré-indo-européenne, il faut mentionner un court, mais fort intéressant, article de J. Gifford. L'auteur y souligne, sans pour autant les commenter, plusieurs similitudes présumées entre certains toponymes navarrais et certains toponymes galiciens.

Au début du siècle, Ramón Menéndez Pidal<sup>4</sup>, le maître de la philologie espagnole, avait déjà signalé que certains suffixes tels que *-barre*, *-toi* et *-oi* apparaissaient dans divers endroits de la péninsule, tantôt en Galice et dans les Asturies, tantôt dans les Pyrénées occidentales. En outre, plusieurs auteurs, dont Henri Gavel<sup>5</sup> et Fredrick Jungemann<sup>6</sup>, entre autres, avaient également noté certains parallélismes phonétiques entre ces régions pyrénéennes et cantabriques. Ces connexités phonétiques et toponymiques cantabro-pyrénéennes, et en particuliers les basco-galaises, posent certains problèmes, relativement complexes, qui n'ont toujours pas été résolus.

2 Iglesias, 1999.

3 Coromines, 1974.

4 Pidal, 1968.

5 Gavel, 1936, n° 45-46.

6 Jungemann, 1955.

D'un point de vue linguistique, on sait également que le fleuve appelé Le Miño –le plus important de Galice, en galicien *O Miño*– était couramment appelé par les Galiciens de l'Antiquité *Bainis* ou *Baenis* (Strabon, *Géographie*, III, 3, 4) ou *Baites* (Appien, *Iberica*, 73), le nom devant être comparé à l'ancien nom du Guadalquivir, c'est-à-dire autrefois *Baitis*, nom qui continue parfois à être utilisé en Espagne sous la forme *Betis*. Dans ces noms l'élément *bai-*, ayant vraisemblablement le sens hydronymique de «cours d'eau», est peut-être identique à celui qu'on trouve dans le nom Baïgorry, *uaigorri*, 1072 et probablement aussi dans celui de Bayonne, *baiona*, 1063 ainsi que dans le vocable basque *ibai*, «rivière, fleuve». La voyelle initiale *i-* serait, d'après Hugo Schuchardt<sup>7</sup>, un ancien préfixe devenu plus tard partie intégrante du thème, sa valeur originelle n'étant plus reconnaissable, d'où une évolution *bai* > *ibai*.

Cela, entre autres, amena Luis Michelena à penser qu'il faudrait «desceltizar tal vez hasta cierto punto Galicia»<sup>8</sup> et celtiser davantage l'Aragon. Les problèmes, qui ne font pas l'objet de notre article, que pose l'existence de ces peuples du Nord-Ouest de la péninsule ibérique sont nombreux et relativement complexes. J. Gifford se contente la plupart du temps de signaler avant tout des ressemblances dans le domaine de la toponymie pré-indo-européenne. En essayant d'élargir le champ de recherche, en y incluant les noms latino-romans et ceux d'origine germanique, nous présentons une liste non-exhaustive de toponymes qui se répètent ou semblent se répéter en Galice et en Pays Basque, parfois en Béarn ou en Aragon, voire présentent quelques affinités. Chaque fois qu'une similitude présumée a été notée par J. Gifford nous l'indiquons expressément. Les autres connexités présumées sont le fruit de nos recherches.

La Galice compte actuellement, comme le rappelle Ana Isabel Boullón, environ 60.000 documents médiévaux. Ce patrimoine documentaire est considéré comme étant l'un des plus riches de la péninsule ibérique. De plus, un grand nombre de toponymes, ces derniers ayant la plupart du temps une allure très archaïque, est souvent difficile à expliquer. Leur interprétation est même parfois impossible. En outre, la langue galicienne présente généralement un caractère archaïque, sa phonétique étant considérée très conservatrice.

## LA GALICE: UNE ABONDANCE SURPRENANTE DE TOPONYMES

Parmi toutes ces régions ibériques, la Galice semble présenter un intérêt particulier du point de vue des études toponymiques et cela pour une raison fort simple quoique la plupart du temps ignorée, même du public cultivé. Comme nous avons déjà eu la possibilité de le signaler succinctement au cours d'un article précédent, on trouve en Galice la bagatelle de

7 Gavel, 1931, pp. 38-39.

8 Euskaltzaindia, 1991, p. 221.

35.000 toponymes majeurs, c'est-à-dire noms de villes, de «pays», de «communes» (c'est-à-dire en Galice des *concellos*, «conseils municipaux»), de villages, de hameaux, de paroisses (on en compte plus de 6000 et chacune d'entre elles célèbre sa fête au cours de l'été) et de vallées auxquels il faut ajouter des milliers de noms de montagnes et de cours d'eau qui, eux, ne constituent pas des toponymes majeurs à proprement parler. Ainsi, la toponymie majeure de ce pays est plus abondante que celle de tout le reste de l'Etat espagnol réuni, ce qui constitue une réalité méconnue. Au cours des *Jornadas de Onomástica* organisées à Vitoria-Gasteiz en 1986 par l'Académie de la Langue Basque, l'intervenant galicien, Antón Santamarina<sup>9</sup>, ajouta même que si l'on devait comptabiliser tous les toponymes apparaissant dans les plans cadastraux, on atteindrait le nombre astronomique d'un million et demi de toponymes, certains apparaissant, naturellement, à plusieurs reprises. La Galice est, on l'a dit, un pays méconnu et, en ce qui concerne l'Antiquité, mal connu. La singularité du fait toponymique galicien est telle qu'aussitôt une question vient à l'esprit: comment un pays comme la Galice qui compte à peine un peu plus de 29000 km<sup>2</sup> (l'équivalent de l'Etat belge) peut-il à lui seul contenir plus de toponymes majeurs que l'ensemble de l'Etat espagnol dont la superficie est pourtant d'environ 500000 km<sup>2</sup>? Pour répondre à cette question, il faut remonter, d'après certains spécialistes, jusqu'à l'Antiquité.

### LES CALLAECI DE L'ANTIQUITÉ ET LA CALLAECIA ROMAINE

Dès que l'on aborde pour le Nord-Ouest de la péninsule la période de l'Antiquité, les faits ont tendance à prendre une tournure pour le moins complexe. Comme le souligne Antonio de la Peña Santos<sup>10</sup>, c'est un fait que toutes les histoires nationales et les opinions patriotiques sont basées sur des mythes. Face au mythe euskarien privilégiant un ethnocentrisme basé sur l'isolationnisme (et ses dérivés folkloriques que sont la théorie «basco-paléolithique», le matriarcalisme et l'animisme) qui se développa fortement en Pays Basque au cours d'une époque encore récente, la Galice développa également le sien: celui du «celtisme». Ce mythe connut un tel succès que des secteurs très divers de la société galicienne, parfois radicalement opposés, en firent leur principal cheval de bataille au cours des deux derniers siècles.

Aujourd'hui, la ferveur «celtisante» des historiens et des poètes galiciens du XIX<sup>e</sup> siècle s'étant quelque peu apaisée, les spécialistes pensent désormais que les populations celtiques, non seulement étaient minoritaires en Galice à l'arrivée des Romains mais de surcroît que leur influence sur la région n'aurait été en définitive que très limitée: elles n'auraient constitué qu'une petite oligarchie militaire et il semblerait même, souligne Ramón

9 Santamarina, 1986/1991, p. 246.

10 De la Peña Santos, 1997, p. 145.

Mariño Paz<sup>11</sup>, qu'à l'arrivée de Rome leur langue fût déjà en voie d'extinction. D'après Johannes Hubschmid<sup>12</sup>, à l'époque de la romanisation, le celte était peu présent en *Hispania* ou du moins fortement imprégné d'éléments pré-indo-européens et il est même possible que les langues pré-indo-européennes fussent tout à fait majoritaires. Alain Tranoy souligne, quant à lui, que le peuplement de la Galice dut se faire à partir d'un important fond de peuplement préceltique. Pour certains auteurs, ajoute-t-il, «les *Callaeci* seraient même restés en dehors de ces vagues indo-européennes et représenteraient un peuple de la fin de l'âge du Bronze, en pleine expansion»<sup>13</sup>.

### L'OUEST ET LE NORD-OUEST DE L'HISPANIE: RACCOURCI HISTORIQUE

Alors qu'il avait fallu moins d'une dizaine d'années à Rome pour conquérir définitivement l'ensemble de la Gaule, la conquête de l'Hispanie<sup>14</sup> s'étendit sur deux longs siècles et ne prit fin que lors du dernier soulèvement des Asturiens sous le règne de Claude et de Néron. *Itaque ergo prima Romanis inita provinciarum quae quidem continentis sunt postrema omnium nostra demum aetate ductu auspicioque Augusti Caesaris perdomita est*, écrit Tite-Live (XXVIII, 12): autrement dit, l'Espagne, l'une des premières régions conquises, fut aussi l'une des dernières à être soumises. En 197 av. J.-C., Rome avait décidé de créer deux provinces: l'*Hispania Ulterior* et l'*Hispania Citerior* qui ne recouvraient, un demi-siècle après leur création, qu'une moitié du territoire ibérique. Les Lusitaniens furent les premiers à attaquer d'emblée les troupes romaines et à ravager l'*Hispania Ulterior*. Dès l'arrivée des Romains, au début du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les guerres entre les Lusitaniens et les Romains furent en effet permanentes. Diodore de Sicile dit que les *Lusitani* (ancêtres *grosso modo* des Portugais) étaient un peuple ibère et non celtibère<sup>15</sup>, mais leur origine n'a pas pu encore être déterminée avec exactitude. En 147 av. J.-C., Viriathe ou *Viriatu*<sup>16</sup>, le plus

11 Mariño Paz, 1998, p. 28.

12 Hubschmid, 1960, p. 149.

13 Tranoy, 1981, p. 53.

14 Athénée (VIII, 330c, traduction de D. Roussel, cité par Tranoy, 1981, p. 92) cite le témoignage de l'historien grec Polybe qui avait voyagé en Espagne au côté de Scipion en 151 av. J.-C. : « Polybe –écrit Athénée– nous parle de la Lusitanie, une partie de l'Ibérie, ou de l'Espagne [Hispanie] selon le nom que les Romains donnent aujourd'hui à ce pays ». Le nom de l'Espagne ou *Hispania* est d'origine inconnue. On pense qu'il viendrait cependant du phénicien *î-she-phannîm*, « Côte des lapins » (Pline, 1998, commentaire de Zehnacker, p. 123, § 8). En effet, l'Ibérie était, d'après les auteurs antiques, un pays extrêmement abondant en lapins.

15 Humboldt, 1821, § XXXVIII.

16 Ce nom est également attesté dans une inscription trouvée en Navarre, dans le village de Gastiain (Vallée de Lana, Estella) comme le signale M<sup>re</sup> Lourdes Albertos (1966, pp. 250-251). Ce nom antique rappelle curieusement, comme le signalait Luis Michelena (1987, p. 158, § 8), celui de la localité labourdine appelée Biriatu, autrefois *Biriato*, 1552. Michelena émettait également l'hypothèse selon laquelle *Biriatu* et *Tirapu* auraient peut-être pu être apparentés du point de vue étymologique : il faudrait alors, écrivait-il, supposer que

célèbre des Lusitaniens et des chefs indigènes que connut la péninsule durant l'Antiquité («le brigand Viriathe» écrit Strabon, *Géogr.*, III, 4, 5), déclencha une offensive générale contre Rome et après sept ans de guerre totale, le gouverneur de l'*Hispania Ulterior* fut encerclé et dut négocier avec lui l'indépendance de la Lusitanie. A Rome, le Sénat, stupéfait, désigna alors le proconsul *Q. Servilius Caepio*, le frère du vaincu, afin de mener la contre-offensive. C'est ainsi qu'en 139 av. J.-C., il est fait mention pour la première fois des Galiciens. Appien (*Iberica*, 70) raconte qu'à cette époque *Q. Servilius Caepio* fit une simple incursion chez les *Vettones* et les *Callaeci* (la forme *Gallaeci* utilisée dans la *Chronique* d'Hydace<sup>17</sup> semble plus tardive). C'est la première apparition de ce peuple dans l'Histoire. Un an ou deux ans plus tard, alors que les Romains luttèrent toujours contre les Lusitaniens qui ne cessaient de pratiquer la guérilla avec l'aide de leurs femmes (chez les Lusitaniens et les Galiciens, les femmes et les hommes luttèrent côte à côte d'après les auteurs anciens), ces derniers reçurent l'aide d'un peuple habitant au nord des rives du Douro et que les sources nomment de nouveau *Callaeci*, nom que l'on traduit d'ordinaire par Callaïques. Ce peuple habitait probablement l'actuelle région de Porto. Il fut réprimé par un général romain appelé *Decimus Iunius Brutus*<sup>18</sup> qui, à cause de la difficulté de cette guerre, reçut le surnom de *Callaecus*, au même titre que Scipion avait reçu celui d'*Africanus* après avoir vaincu les Carthaginois au cours de la bataille de Zama, en Afrique. Strabon (*Géogr.*, III, 3, 2) l'indique: «Ces derniers [les Callaïques], à cause de leur âpreté au combat, qui est extrême, ont valu au Romain [Brutus] qui les a vaincus par les armes son surnom [*Callaecus*]».

C'est à cette époque que les Romains donnèrent à l'ensemble des peuples habitant la région qui va du Douro jusqu'au littoral océanique situé au nord de l'actuelle Galice, un territoire qui devait leur être presque totalement inconnu, le nom du peuple auquel ils s'étaient affrontés: les *Callaeci* furent donc ce qu'on nomme d'ordinaire un peuple éponyme, c'est-à-dire que leur nom devient celui de toutes les populations d'une région et peu importe qu'il se fût agi de *populi* différents — ce qui était réellement le cas — ou non. Le fait devait être courant puisque lorsqu'il cite les peuples aquitains, Pline l'Ancien mentionne le nom d'un petit peuple (les *Aquitani*) qui était selon lui à l'origine du nom de la province appelée *Aquitania*. Il écrit en effet (*Nat. Hist.*, IV, 33): *Aquitani, unde nomen provinciae*. Si on en

<sup>17</sup> *Biriātu* serait issu de < \**briātu* < \**priātu* et que *Tirapu*, autrefois *Triapu*, 1065, *Triapo*, 1100, serait issu de ce \**Priātu* à la suite d'une métathèse : \**Priātu* > *Triapu*. Quant à \**Priātu*, il aurait pu être issu du lat. *priatus* à la suite d'une perte du -v- par dissimilation. L'exercice est, comme il reconnaissait lui-même, périlleux, quoique plausible. Mais pourquoi ne pas supposer, comme au demeurant Luis Michelena semblait le suggérer lui-même dans son article, que *Biriātu* est issu de l'anthroponyme attesté en Navarre *Viriatu*?

<sup>17</sup> Tranoy, 1981, p. 53, n. 123.

<sup>18</sup> Consul en 138 av. J.-C. et chargé initialement de lutter contre les Lusitaniens qui, même après la mort de Viriathe, continuaient à pratiquer la guérilla et refusaient de se rendre ; près de 50 ans après la mort de leur célèbre chef, ils n'étaient toujours pas soumis et en 105 av. J.-C. ils avaient même emporté une autre victoire sur l'armée romaine.

croit ses dires, ces *Aquitani* auraient donc également joué, à l'instar des *Callaeci*, le rôle de peuple éponyme<sup>19</sup>.

## LES RAISONS DE L'ABONDANCE EXTRÊME DE TOPONYMES EN GALICE

L'abondance de toponymes majeurs en Galice s'expliquerait alors ainsi: lorsque, après la conquête, le pouvoir romain commença à administrer les populations galaiques qui étaient sous son autorité, les fonctionnaires de Rome se seraient trouvés face à une organisation socio-politique indigène insolite et unique non seulement dans la péninsule ibérique mais également, semble-t-il, dans l'ensemble de l'empire. Cette organisation politique pourrait se résumer *grosso modo* ainsi: les divers *populi* que les Romains nommèrent indifféremment

19 C'est dans une localité indigène appelée *Cinginnia*, qui n'a toujours pas été identifiée, que Brutus obtint sa première victoire face aux populations locales. Tite-Live raconte alors que, profitant de son succès, Brutus poursuivit sa route vers le nord à travers le territoire des *Callaeci* atteignant ainsi le fleuve *Limaes* (actuel Lima, nord du Portugal). Les Romains croyant que c'était là le fleuve de l'oubli et que quiconque osait le traverser oubliait tout, même ses origines et son pays natal, prirent peur. Brutus, racontent dans un style quasi homérique les écrivains antiques, s'empara alors de l'enseigne que le *signifier* refusait de transporter sur l'autre rive et traversa le premier le fleuve afin que le reste de l'armée le suivît. Par la suite, son expédition n'alla pas au-delà du fleuve Miño ou *Bainis*, c'est-à-dire qu'il ne put entrer dans l'actuelle Galice car il eut à combattre un autre peuple de la *Callaecia*: les *Bracari* qui se battaient aux côtés de leurs femmes, ces dernières luttant jusqu'à la mort et préférant, raconte Appien, tuer leurs enfants et se donner la mort plutôt que de tomber aux mains de l'ennemi. Après cet épisode, Brutus abandonna la région et Rome ne s'intéressa plus sérieusement à ce qui constitue le territoire galicien actuel — dans lequel ses armées n'avaient pas au demeurant encore pénétré — pendant près de quatre-vingt ans, jusqu'en 60 av. J.-C., année au cours de laquelle Jules César, qui avait reçu le gouvernement de l'*Hispania Ulterior*, entreprit, à la tête de trois légions, une incursion dans la Galice d'aujourd'hui afin d'y chercher des mines d'or et acquérir quelque gloire personnelle puisque, signale Alain Tranoy, « le voyage dans des régions dont la réputation de barbarie était bien établie suffisait à donner à celui qui l'avait réalisé un prestige nouveau, exprimé par le titre d'*Imperator* dont le gratifièrent ses soldats » (Tranoy, 1981, p. 131). Après quoi, il faudra attendre la fin des guerres cantabres menées par Auguste pour que la Galice soit définitivement intégrée dans l'Empire romain. Le terme *Callaecia* est quant à lui une invention romaine. Il s'agit d'un nom désignant une nouvelle structure géo-politique issue des réformes entreprises par l'empereur Auguste après la longue et pénible conquête du Nord-Ouest. Les érudits et les chercheurs ne sont cependant pas tombés d'accord au moment de dater ces réformes, les dates proposées oscillant entre les années 15, 13 et 9 av. J.-C. Nul n'est capable de dire si les habitants de cette province désormais appelée par les Romains *Callaecia* avaient conscience ou non d'exister en tant que *natio*, les seules certitudes étant que Rome, pour des raisons qui nous échappent en partie, considérait que les habitants de ce territoire formaient assurément sinon une nation, tout au moins une aire culturelle homogène — malgré une hétérogénéité linguistique admise de nos jours par tous les auteurs et dont les Romains eux-mêmes semblaient avoir conscience — et d'autre part il est clair que tous les indigènes ne pouvaient se désigner eux-mêmes comme *Callaeci* puisque ce nom, on l'a dit, n'était rien d'autre que celui d'un peuple attesté au cours du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Le premier document où l'on constate qu'un individu se définit comme étant un Galicien, c'est-à-dire un *Callaecus*, apparaît dans une inscription funéraire du III<sup>e</sup> siècle trouvée à Tarragone: *Q. VOCONIVS RVFINVS CALLAECVS*. Le doute réside dans le fait qu'on ne sait pas si on doit considérer ce nom dans son sens restreint ou dans son rôle de nom de peuple éponyme.

Callaïques formaient une sorte de «fédération» de peuples (une *centuria*) et chacun de ces peuples composant une *centuria*, constituait lui-même une «fédération» d'unités plus petites (des *castella*). Alain Tranoy signale que «la *centuria* correspond à un contenu de caractère social et ethnique et le *castellum* a essentiellement une fonction géographique et sociale»<sup>20</sup>. Lorsqu'un Galicien déclinaît son *origo*, celui-ci faisait savoir à son interlocuteur qu'il possédait en réalité deux nationalités distinctes et ayant chacune un rôle important bien déterminé. Ce sont, d'après les spécialistes, plusieurs inscriptions de nature épigraphique qui le laisseraient supposer<sup>21</sup>.

Cette organisation indigène, en raison de son contenu politique et territorial incompatible avec le système romain basé sur les *civitas*, organisation socio-politique propre à l'empire, sera vouée à disparaître au fur et à mesure qu'avancera la romanisation. Officiellement cette organisation disparaît, mais en fait cette ancienne réalité socio-politique continuera à exister de façon souterraine. Contrairement à ce qu'on aurait pu attendre, en *Callaecia* il n'y aura donc pas de véritables centres urbains, à l'exception de Lugo et de Braga qui sont des créations romaines. La population continuera alors à être disséminée sur tout le territoire, les fonctions municipales en général ayant alors lieu dans un lieu névralgique appelé *forum*: on avait ainsi, entre autres, le *forum Narbasorum* qui était le lieu où se réunissaient «ceux qui appartenaient au peuple galaïque des *Narbasi*», cf. gr. Φόρος Ναρβασῶν (Ptol., II, 6, 48) ou bien le *forum Iriensium*, c'est-à-dire le *forum* de ceux de la localité d'*Iria* (moderne Padrón, La Corogne), etc; ces derniers, on l'a vu, constituant eux-mêmes une «fédération» d'unités plus petites. Cela expliquerait pourquoi, si on en croit certains spécialistes dont Gerardo Pereira-Menaut<sup>22</sup>, on trouve aujourd'hui plus de noms de lieux en Galice que dans tout le reste de l'Etat espagnol réuni.

20 Tranoy, 1981, p. 375.

21 Tranoy, 1981, p. 372 & Pereira-Menaut, 1997, p. 239.

22 Pereira-Menaut, 1997, p. 247. Lorsque un Espagnol va en Galice sans avoir pris la précaution de s'informer et qu'il décide de visiter les zones rurales, c'est-à-dire la quasi totalité du territoire, il peut être surpris et dérouté par ce qu'il voit. Alors que la nomenclature des villages, en l'occurrence galiciens, qu'il a consultée lui indique, par exemple, que la localité X est une municipalité de 5.000 habitants (l'équivalent *grosso modo* du bourg d'Hasparren), lorsqu'il arrive sur place il ne voit, à sa grande surprise, rien ou presque rien. C'est qu'en réalité les localités galiciennes sont composées d'une multitude de paroisses qui à leur tour sont elles-mêmes composées d'une multitude de hameaux, le tout étant dispersé sur des kilomètres, cette dispersion étant probablement liée, on l'a vu, à des structures socio-politiques héritées de l'Antiquité selon, entre autres, Pereira-Menaut. Ce système très original serait alors une survivance pré-romaine qui n'aurait pas d'équivalent dans le reste de la péninsule et qui expliquerait pourquoi on trouve plus de toponymes majeurs dans ce pays que dans tout le reste de l'Etat espagnol.

## L'ÉTYMOLOGIE DU NOM CALLAECI

Déjà à la fin du siècle dernier, Emile Hübner doutait que ce nom puisse avoir une quelconque parenté avec celui des Galates, peuple d'Asie Mineure. Il faut en effet d'emblée distinguer le nom étudié ici de plusieurs autres qui lui ressemblent:

- a) Une région d'Ukraine et de Pologne est appelée Galicie, en latin médiéval *Galicia*, *Regnum Galiciae*, en polonais *Galicja*, en russe *Galitsia*, en ukrainien *Galičina* et en allemand *Galizien*. Ce nom n'aurait, malgré les apparences, aucun rapport avec celui de la Galice ibérique. Il serait issu du vieux-russe *Galič*, en polonais *Halicz*, nom d'une ancienne ville détruite en 1241 par les Mongols<sup>23</sup>.
- b) Une ancienne province de l'Asie Mineure était connue sous le nom de *Galatia*. Elle était située dans l'actuelle Turquie, non loin de l'antique *Cappadocia* et de l'Arménie. C'était le pays des *Galatae*, nom qui serait en rapport avec celui des *Galli*, terme que les Romains utilisaient pour désigner tous les Celtes, à l'exception de ceux d'Asie Mineure. Les Celtes (on ne sait pas quel était le nom qu'ils se donnaient à eux-mêmes) furent d'abord appelés par les Grecs *Keltoi*, nom d'étymologie obscure, puis à partir du III<sup>e</sup> siècle *Galatai*, ce vocable étant synonyme pour ces mêmes Grecs du premier, terme qu'on a voulu identifier, malgré les réticences d'Emile Hübner<sup>24</sup>, à celui des Callaïques. De nos jours, cette hypothèse semble désormais abandonnée à la suite des recherches les plus récentes, donnant ainsi raison à Hübner. En 1936, J. William Entwistle écrivait déjà: «Los galaicos, sin embargo (lat. GALLAECI, gr. Kallaikoi), no eran, probablemente, celtas, a pesar de la tentación de relacionar su nombre con el de los Galati o galos»<sup>25</sup>.
- c) La Gaule, en latin *Gallia*, c'est-à-dire les diverses régions peuplées par les *Galli* (Gaulois). D'après l'hypothèse la plus récente<sup>26</sup>, le nom *Galli* signifierait «les furieux» et se rattacherait au vieil irlandais *gal*, «vapeur, fureur».

La majorité des auteurs semblent s'accorder pour voir dans le nom du peuple éponyme *Callaeci* / *Gallaeci*, d'où est issu le nom du pays *Callaecia* > *Gallaecia* > *Galicie*, un nom pré-indo-européen. Le nom des *Callaici* / *Callaeci*, en grec *Kallaikoi* (Appien, *Iber.*, 70 et Strabon, *Géogr.*, III, 3, 2) s'analyse d'ordinaire en *Cal(l)a-* + *-iKo-* avec suffixe *-iKo-* cité, entre autres, par Lambert (cf. *infra*). Ce suffixe avait manifestement pour fonction de transformer des noms de lieux (propres ou communs) en formes adjectivales, c'est-à-dire

23 Cherpillod, 1986, p. 183.

24 Caro Baroja, 1988, p. 50

25 Entwistle, 1936, p. 38.

26 Lambert, 1994, p. 34.

qu'il avait *grosso modo* la même valeur que le suffixe latin *-ensi-*. Le nom de peuple *Kallaikoi* serait un dérivé du terme pré-indo-européen *\*kal(l)a-*, sa signification étant alors *\*kal(l)a-iko-*, «montagnard, habitant des hauteurs, des montagnes». Cette étymologie semble confortée par les propres dires de Strabon (*Géogr.*, III, 3, 2), lorsqu'il cite «les Callaïques<sup>27</sup>, qui occupent une grande partie de la région montagneuse».

Alain Tranoy signale, en effet, qu'en «remontant du Tage vers le nord, Brutus eut, après avoir franchi le Douro, de nombreux combats à mener»<sup>28</sup> d'après Appien. De sorte que l'extension du nom des *Callaeci* à tous les peuples vivant au nord du Douro dut se faire à partir du nom du premier peuple que Brutus rencontra en remontant vers le nord, ce qui s'avère être en effet l'hypothèse la plus économique, donc la plus probable. En outre, il a été trouvé à une vingtaine de kilomètres de Porto, une dédicace à une divinité locale où l'on peut lire: *CALAICIA[E] / RVFVS FL/AVI F(i)lius / S(acrum) F(aciendum) C(uravit)*. Cette divinité *CALAICIA* pourrait peut-être, d'après Alain Tranoy<sup>29</sup>, constituer un indice attestant l'établissement des *Callaeci* dans la région de *Cale*, c'est-à-dire de l'actuel Porto, l'étymologie la plus courante de ce nom antique étant: *Cale* < *\*kallai*, «les hauteurs, les collines», avec un nominatif pluriel prélatin en *-ai* selon J. Untermann<sup>30</sup>. Ce toponyme correspondrait en outre pleinement aux caractéristiques géographiques du lieu de Porto. Il faut signaler la similitude de *\*kallai* et du nom de peuple *\*kallaiko-* avec le terme basque actuel *garai*, «haut, hauteur» avec sonorisation courante en basque de l'occlusive initiale. En outre, Luis Michelena signale que *garai* semble correspondre exactement au terme castillan *\*galai-* que l'on trouve dans le mot espagnol *galayo*, «prominencia de roca pelada que se eleva en un monte»<sup>31</sup>.

27 L'historique du nom de ce peuple est un peu complexe car il semble y avoir eu confusion chez les auteurs anciens entre le peuple des Callaïques à proprement parler, c'est-à-dire au sens restreint, et le rôle de peuple éponyme qu'il fut amené à jouer par la suite en représentant l'ensemble des populations établies dans les *conuentus* de Braga et de Lugo. C'est encore Strabon (*Géogr.*, III, 3, 3) qui nous explique comment ce nom fut étendu à l'ensemble des populations de cette région, «les autres peuples ayant des noms trop petits et trop obscurs». A son époque, Pline l'Ancien le cite encore avec un sens restrictif, ce qui laisserait supposer qu'à son époque ce peuple existait encore en que tel. Le problème que pose ce *populus* en ce qui concerne sa localisation exacte n'a pas pu encore être tranché par les divers auteurs qui se sont penchés sur la question. A l'heure actuelle, le rapprochement le plus vraisemblable avec le nom des Callaïques est celui qui a été fait avec celui de l'antique nom de Porto : *Cale*, *Portus Cale*, *Portucale* (Hydace, Ve siècle), *Portugale* (VIe siècle). *Cale* était une ancienne localité indigène construite sur la rive sud du Douro. Le site n'étant pas favorable à la navigation, on construisit sur la rive nord une ville appelée *Portus Cale*, «le port de Cale» qui est à l'origine de l'actuel nom du Portugal.

28 Tranoy, 1981, p. 66.

29 Tranoy, 1981, p. 66.

30 Untermann, p. 393, n. 80.

31 Agud, M. † & Tovar, A., *DEV*, T. V, 1992, 303, cité par Michelena, L., *BRSVAP*, 11, p. 291.

## LES TRADITIONS INDIGÈNES ET LEURS RÉPERCUSSIONS SUR LES ETUDES BASQUES

En ce qui concerne tous les aspects, entre autres, ethnographiques concernant les peuples du Nord-Ouest de la péninsule ibérique pendant l'Antiquité, le lecteur intéressé par cette question pourra consulter l'ouvrage d'Alain Tranoy, considéré comme un ouvrage de référence. De plus, cet aspect concerne indirectement le Pays Basque ou tout au moins les *Vascones* que l'on considère d'ordinaire comme étant les ancêtres de la plupart des Basques actuels. Les détails que nous livrent les auteurs anciens sur les moeurs de ces populations de Lusitanie et de Galice sont très intéressants. La participation active des femmes lusitaniennes et galaïques aux diverses guerres contre Rome est attestée par plusieurs auteurs antiques. Mais le plus étonnant est le témoignage qui suit: un auteur tardif, le patriarche Photius, se fondant sur les écrits, aujourd'hui disparus et intitulés *Les choses incroyables que l'on voit au-delà de Thule*, à savoir au-delà des limites du monde connu des Anciens, un ouvrage composé par un auteur grec du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., Antonius Diogène, raconte que chez les Artabres, un peuple galaïque qui habitait dans l'actuelle province de La Corogne, les femmes faisaient la guerre pendant que les hommes restaient à la maison. Julio Caro Baroja<sup>32</sup> rappelle que les récits de Diogène servirent de base à un écrivain français du XVIII<sup>e</sup> siècle, Mathieu de Chiniac de la Bastide, au moment d'écrire une *Dissertation sur les Basques* (Paris, 1786). Pour le reste, chez les Galiciens, les hommes avaient pour habitude de ne rien faire, sinon de se consacrer principalement, en dehors de la guerre, aux rapines et aux brigandages de toutes sortes, tandis que tous les travaux agricoles étaient assurés uniquement par les femmes, du moins si on en croit les témoignages de Justin, de Silius Italicus et de Clément d'Alexandrie<sup>33</sup>. Les Lusitaniens et Callaïques avaient également pour habitude de consulter le foie des victimes, de tenir compte du vol des oiseaux et des manifestations célestes telles que la foudre. Ils dansaient et chantaient en frappant le sol et en faisant résonner leur bouclier. Strabon nous dit aussi qu'ils jouaient de la musique avec des flûtes et des trompettes et qu'ils vénéraient la lune, fait que rapporte aussi Ptolémée<sup>34</sup>. Ce rite a effectivement survécu en Galice jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle: dans une région de la province d'Orense, les paysans avaient en effet pour coutume de se réunir les nuits de pleine lune pour danser et chanter en l'honneur de cet astre<sup>35</sup>.

C'est à présent qu'il faut mentionner un témoignage de Strabon qui intéresse les Basques de l'Antiquité et les Etudes Basques en général. Pour des raisons qui nous échappent, probablement à la suite d'une *interpretatio* abusive, un des plus importants

32 Caro Baroja, 1977, p. 38, n. 8.

33 Tranoy, 1981, p. 94.

34 Tranoy, 1981, p. 118, Caro Baroja, 1976, p. 252, n. 205.

35 Tranoy, 1981, p. 118.

témoignages de Strabon sur les moeurs des populations d'Ibérie (Strabon est du point de vue ethnographique celui qui donne les informations les plus intéressantes concernant les peuples de l'Antiquité) a été constamment et, manifestement, abusivement attribué aux *Vascones* de l'Antiquité. Il est en effet de nos jours devenu courant, parmi certains auteurs, principalement du Pays Basque, d'attribuer aux *Vascones* et aux seuls *Vascones* une série de coutumes rapportées par Strabon. Cependant, un retour aux sources montre clairement que le témoignage de Strabon (*Géogr.*, III, 3, 7) n'est rien d'autre qu'une description des coutumes des Lusitaniens et des Galiciens de l'Antiquité<sup>36</sup>. C'est Strabon (*Géogr.*, III, 4, 20) qui nous l'indique: le «pays des Lusitaniens selon l'appellation ancienne, des Callaïques selon l'appellation moderne». Voici les dires du géographe grec:

«Les Lusitaniens font des sacrifices. Ils examinent les entrailles sans ectomie. Ils examinent aussi les vaisseaux du flanc et se livrent à la divination en les touchant. Ils procèdent aussi à des consultations d'entrailles humaines sur la personne de leurs prisonniers de guerre»<sup>37</sup>.

Il semblerait cependant qu'on ne puisse pas, comme le font certains auteurs écrire: voici quel était le mode de vie des Basques de l'Antiquité. On devrait peut-être au contraire rapporter, afin de ne pas créer de confusions inutiles, les faits tels qu'ils sont. Autrement dit: voici quel était il y a deux mille ans, d'après Strabon, le mode de vie des Lusitaniens et des Galiciens, mode de vie qui était, toujours selon Strabon, également celui des Asturiens, des

36 Ces deux noms furent en effet synonymes, probablement de 19 à 7 ou peut-être 2 av. J.-C., étant donné qu'à cette époque la Galice et les Asturies furent incorporées par Auguste au sein de la *Lusitania* d'après Strabon (cf. 1966, commentaire de François Lasserre, p. 50, n. 2).

37 En outre, «les montagnards [de Lusitanie, c'est-à-dire les Callaïques] sont tous sobres. Ils ne boivent que de l'eau et couchent à même le sol. Ils laissent descendre très bas leurs cheveux, comme des femmes, mais les relèvent sur le front par un bandeau pour le combat. Ils se nourrissent surtout de chair de bouc (...) les populations montagnardes [de Lusitanie] vivent pendant les deux tiers de l'année de glands de chênes. On les sèche et les concasse, puis on les réduit en farine pour en faire un pain qui se conserve longtemps. Ils boivent généralement de la bière, rarement du vin, et celui qu'ils ont est vite consommé dans les banquets familiaux. Ils remplacent l'huile par le beurre. Leurs festins se font assis : à chaque convive est réservé le long de la paroi un siège construit avec le mur, où l'on prend place selon son âge et son rang, puis les mets sont passés à la ronde. Quand on commence à boire, les hommes se mettent à danser, tantôt évoluant en chœurs au son de la flûte et de la trompette, tantôt aussi en sautant et en s'accroupissant alternativement (...). Les hommes sont tous habillés de noir, le plus souvent d'une saie. Ils s'en enveloppent pour dormir sur leurs lits de feuilles et d'herbes sèches. Comme les Celtes [ce qui sous-entend que les Lusitaniens et les Callaïques ne l'étaient effectivement pas], ils usent de vases de terre». Puis, il signale « qu'on précipite du haut des rochers les condamnés à mort. On lapide les parricides, mais loin des montagnes et des cours d'eau » et «les malades, comme c'était anciennement le cas chez les Egyptiens, sont exposés sur la voie publique ». La confusion avec les Basques provient certainement du fait que Strabon conclut : «Tel est le genre de vie, comme je l'ai dit, des populations montagnardes [toujours de Lusitanie]». Après quoi, il ajoute que les autres populations qui jalonnent le côté nord de l'Ibérie « jusqu'au Pays des Vascons et au Mont Pyréné » vivent de la «même manière».

Cantabres et des Vascons<sup>38</sup>. Le témoignage de ce géographe grec apparaît en effet dans la deuxième partie du Livre III qui est entièrement consacrée à la description détaillée de la *Lusitania* et de ses habitants (et par conséquent de la *Callaecia* pour les raisons évoquées auparavant), la première partie étant quant à elle consacrée à la *Turdetania* qui était un pays couvrant principalement la vallée inférieure du Guadalquivir.

## HYDRONYMES PRÉCELTQUES LUSO-CANTABRIQUES LIÉS PEUT-ÊTRE À LA SIBÉRIE

Les noms de cours ou hydronymes constituent pour les spécialistes, qui semblent s'accorder au moins sur ce point, les couches les plus anciennes de la toponymie. Nos recherches sur ce sujet, à notre connaissance inédites sur bien des points et déjà exposées, en partie du moins<sup>39</sup>, semblent être en passe de donner des résultats intéressants, certains d'entre eux s'avérant même surprenants.

### Lena et Lea

Une rivière biscayenne s'appelle *Lea* (Lekeitio, Biscaye). Nous avons comparé ce nom avec celui d'un petit village galicien de Lugo connu sous le nom de *Lea*. D'autres recherches entreprises par la suite, et qu'à notre connaissance aucun autre auteur ne semble avoir menées, nous permettent de dire qu'il existe en fait deux villages en Galice ayant ce nom (*Lea* et *Riberas de Lea*) et, surtout, que ces deux localités tirent manifestement leur nom de la petite rivière qui les traverse toutes les deux: la rivière galicienne appelée *Lea*, autrefois une des deux localités étant appelée par le même nom: *Domnus Ciprianus, clericus de Lea*, 1252 (cartulaire de Lorenzana). Ainsi, on constate que la Galice et la Biscaye ont chacune sur

38 De nombreux ouvrages de vulgarisation, la plupart du temps destinés principalement à l'enseignement de l'histoire du Pays Basque, attribuent en effet systématiquement aux *Vascones* des descriptions ne les concernant pas en réalité directement. En outre, Joaquín González Echegaray, dans l'un de ses ouvrages destiné principalement aux spécialistes et intitulé *Los Cantabros* (1997, 4e éd., pp. 105-109), un peuple qui habitait *grosso modo*, l'actuelle région de Santander, attribue, cette fois aux seuls *Cantabri*, la description que Strabon faisait en réalité des Lusitaniens. Or, si cela n'est pas précisé, le lecteur, qui souvent n'a pas accès au texte de Strabon, ne peut pas le savoir. Un des seuls et rares passages — au nombre de trois ou quatre en tout — de Strabon (Géogr., III, 4, 18), rappelons-le, concernant *stricto sensu* les Cantabres, et seulement les Cantabres, apparaît dans la troisième partie de son Livre III consacré à l'Ibérie proprement dite. Le passage, célèbre, est le suivant : « Chez les Cantabres, par exemple, c'est l'époux qui apporte la dot à sa femme, ce sont les filles qui héritent et qui choisissent l'épouse à laquelle destiner leurs frères. Ces coutumes relèvent d'un régime de gynécocratie qu'on ne saurait en aucune manière qualifier de policé ». Ce court passage eut, entre autres, pour conséquence de déchaîner les passions en Pays Basque, encore et surtout au XX<sup>e</sup> siècle, où on l'attribua aux Basques de l'Antiquité donnant ainsi naissance à un des mythes parmi les plus prisés du nationalisme basque contemporain : le «matriarcalisme basque».

39 Iglesias, 1998b.

leur territoire respectif une rivière du même nom. En outre, nous avons comparé ces deux noms avec celui d'une localité située dans la montagne asturienne: *Pola de Lena* située au sud de Mieres. Ce que nous ne savions pas à l'époque était que cette localité montagneuse des Asturies, que nous avons eu l'occasion de visiter par la suite, tire également son nom d'une petite rivière appelée *río Lena*, d'où son nom: *Pola de* [la rivière] *Lena*, le mot asturien *pola* étant vraisemblablement, mais ce n'est pas sûr, l'équivalent du terme espagnol *puebla*. Or, en galicien et en basque, contrairement à ce qui se produit en asturien, les *-n-* intervocaliques s'effacent, ce qui nous avait permis de reconstruire pour l'hydronyme galaïco-biscaïen une proto-forme *\*lena* que l'existence du cours d'eau asturien conforte assurément (au XVI<sup>e</sup> siècle, la véritable forme asturienne était *Llena* étant donné que dans cette région l'asturien palatalise systématiquement les *-l-* à l'initiale, le nom ayant été par la suite espagnolisé du point de vue phonétique<sup>40</sup>: *\*lena* > *Llena* > *Lena*).

Une rivière du Portugal, située au sud-ouest de la ville de Coimbra et à l'ouest de Fatima, a également pour nom *Lena*. Elle est située entre le Douro et le Tage, dans une région qui constituait dans l'Antiquité le territoire des Lusitaniens à proprement parler. En théorie, on aurait dû avoir une forme portugaise *Lea* (< *Lena*), comme cela est le cas en Galice et en Pays Basque, puisqu'en portugais la chute de la nasale intervocalique /n/ est régulière. La conservation de cette nasale dans la toponymie portugaise centrale constitue le reflet d'une ancienne couche toponymique mozarabe fossilisée: plusieurs noms de lieux portugais tels que *Molino*, *Fontanas*, *Fontanelas*, etc. situés au sud du fleuve Mondego (ce qui est le cas de notre rivière portugaise appelée *Lena*) témoignent en effet de cette période linguistique mozarabe ultérieurement éliminée par la superposition de l'élément linguistique galicien provoquée par la Reconquête<sup>41</sup>. Ce fait prouve clairement que le *Lena* asturien et le *Lena* portugais doivent nécessairement avoir la même origine et en conséquence et indirectement que cela doit être également le cas du *Lea* galaïque et du *Lea* euskarien, en basque et en galicien l'évolution ayant été manifestement, quant à elle, *\*lena* > *Lea*. Il semblerait en effet qu'on puisse tenir pour extrêmement probable que ces hydronymes ont la même origine. La phonétique historique du basque, de l'asturien, du galicien et du portugais (en territoire anciennement mozarabe) ne laisse en tout cas que peu de place au doute étant donné que toutes les pièces du puzzle phonético-géographique semblent correspondre.

Il s'agit dans les quatre cas d'hydronymes, on les appellera des *hydronymes luso-cantabriques*, c'est-à-dire une catégorie de noms que les spécialistes considèrent comme représentant les couches les plus profondes de la toponymie, ce qui, de surcroît, semble témoigner d'une certaine unicité ethno-linguistique de tout l'Ouest et le Nord-Ouest de la péninsule ibérique à une époque indéterminée, unicité à laquelle Strabon, on l'a vu, semble faire référence. A l'évidence, de telles similitudes ne peuvent être dues au simple

40 García Arias, 1977, p. 54.

41 Mariño Paz, 1999, pp. 102-103.

hasard. En outre, ces hydronymes sont à ranger dans la catégorie des hydronymes préceltiques et très vraisemblablement pré-indo-européens. Pour être tout à fait complet, il faut signaler que Joan Coromines avait au cours de ses études reconstruit une forme \**lëna* baptisée par lui pyrénéenne et à laquelle il attribuait le sens de «*losa*, dalle de pierre»<sup>42</sup> (il citait le vocable du Pallars occidental *llenat*, «techo de pizarra»; citons également une montagne catalane appelée *P. de Llèna* située à environ 40 km au sud du Val d'Aran). Il est curieux qu'il n'ait pas remarqué que cette forme existait déjà dans les Asturies sous la forme d'hydronyme. La preuve qu'il ne l'avait manifestement pas vue semble se trouver dans ses écrits: «el área de \**lëna* hacia el oeste no pasa de Aragón, que yo sepa»<sup>43</sup>. Il faut cependant préciser qu'il s'agit d'une petite rivière de montagne et d'un village asturiens peu connus.

En outre, il faut également signaler en ce qui concerne le *Lea* biscaïen, qu'Alfonso Irigoyen signalait pour ce nom une forme médiévale *Leia*<sup>44</sup>, ce qui ne change rien à notre démonstration puisqu'il est très courant en basque, et notamment en biscaïen, que des épenthèses d'*i* consonnes intervocaliques se produisent après d'autres voyelles pour détruire des hiatus. Henri Gavel<sup>45</sup> signale qu'en souletin et biscaïen le mot espagnol *leal* est couramment prononcé *leial*. Ce phénomène est également très courant en galicien<sup>46</sup> et également en basque commun. Par conséquent, la forme médiévale biscaïenne *Leia* constituait elle-même très probablement une forme secondaire issue d'un plus ancien *Lena* (cf. Asturies) > *Le(n)a* > *Leia* (avec *i* consonne détruisant le hiatus vocalique produit par l'effacement en basque de la nasale intervocalique) > *Lea* (forme actuelle) > *Liai* ou *Liei* (formes populaires biscaïennes selon Irigoyen<sup>47</sup>).

### L'ouralo-altaïque: une vieille hypothèse très controversée

On doit à présent signaler un fait extrêmement curieux qui demanderait des recherches beaucoup plus approfondies: un grand fleuve de Sibérie, qui, après avoir arrosé les plateaux de Sibérie centrale, coule au pied de la grande chaîne de montagnes de Verkhoïansk qui culmine à 2959 m., porte le nom de *Lena*. On ne peut dans l'état actuel de nos recherches dire s'il s'agit uniquement d'apparences trompeuses, qui existent mais que l'on ne doit en aucun cas exagérer, ou s'il s'agit d'une véritable piste toponymique qu'il faudra à l'avenir examiner sérieusement. Cependant, si les apparences trompeuses peuvent en effet exister comme le rappelle Jacques Allières<sup>48</sup>, qui signale que l'anglais *bad*, «mauvais» et le persan *bad*, «id.»,

42 Coromines, 1972, pp. 163-164.

43 Coromines, 1972, p. 163, n. 7.

44 Irigoyen, 1992a, p. 357.

45 Gavel, 1921, p. 87, § 41.

46 Iglesias, 1998b, p. 4.

47 Irigoyen, 1992a, p. 358.

48 Allières, 1998, p. 316.

malgré les apparences, ont une origine radicalement différente, elles ne sont pas d'ordinaire aussi nombreuses qu'on pourrait le croire.

Outre le fait qu'il s'agit dans tous les cas (portugais, galicien, asturien, basque et sibérien) de noms de cours d'eau dont l'origine préceltique, dans le cas des hydronymes luso-cantabriques, ne fait guère de doute, ce qui diminue considérablement le risque –mais, il est vrai, ne l'élimine pas totalement– d'une apparence illusoire, on rappellera au demeurant que Jacques Allières souligne que la famille ouralo-altaïque montre «une stabilité remarquable ; c'est ce que l'on a noté dans le domaine altaïque –les dialectes turcs, du Bosphore à la Sibérie, sont peu différenciés– et peut-être du basque, précisément, langue qui s'est très peu modifiée depuis les premiers textes»<sup>49</sup>. Il faudrait alors connaître la forme ancienne de cet hydronyme sibérien. On sait, toutefois, que ce nom est déjà attesté au début du XVII<sup>e</sup> siècle sous une forme manifestement identique à l'actuelle: «The delta was discovered in 1637 by the Cossack Elisei Busa, who sailed down the Lena and through the western arm of the delta to the Olenek river where he wintered»<sup>50</sup>. Nous n'avons pas pu nous procurer de formes plus anciennes, mais il est vraisemblable que celles-ci devaient probablement être, pour les raisons évoquées ci-dessus, proches sinon identiques à l'actuelle. A notre connaissance, le seul auteur qui essaie d'expliquer cet hydronyme sibérien est André Cherpillod dont les étymologies, néanmoins, ne sont pas toujours, comme il le reconnaît lui-même, très sûres eu égard à la difficulté qu'entraîne l'analyse de certains de ces noms de Sibérie orientale. Selon lui, ce nom pourrait être issu de l'évenki (langue altaïque du groupe tongouse)<sup>51</sup>. Il semblerait en effet acquis que ce toponyme ne soit pas un nom slave donné après la conquête de ces contrées par les Russes.

On ne pourrait guère, toutefois, invoquer l'in vraisemblance d'une telle parenté toponymique présumée au nom de l'éloignement géographique et nier ainsi toute crédibilité à cette hypothèse ibéro-sibérienne puisque c'est un fait acquis aujourd'hui, tous les spécialistes s'accordent sur cette question, que plus on recule dans le passé plus le facteur distance doit être négligé, voire carrément écarté<sup>52</sup>. Il est loin d'être inconcevable de

49 Allières, 1998, p. 316.

50 *Encyclopædia Britannica*, 1929-1964, p. 909.

51 Cherpillod, 1986, p. 267.

52 Comme le signale le généticien André Langaney (Langaney / Clottes / Guilaine, 1998, pp. 41-43), pour expliquer l'étonnante homogénéité génétique des populations actuelles à travers toute la planète, la seule explication, d'après les recherches les plus récentes basées, entre autres, sur des simulations réalisées sur ordinateur, est d'admettre que le nombre des populations préhistoriques, à une époque pas trop lointaine, ait été très faible, «à la limite de l'extinction de leur population». On estime ainsi que tous les êtres humains actuels descendent d'une seule et unique population d'environ 30.000 personnes — c'est-à-dire l'équivalent d'une ville comme Biarritz pour peupler l'ensemble de la planète — connus sous le nom de *Homo sapiens sapiens* et concentrée probablement dans certaines régions du Proche-Orient. Cette population serait apparue entre 150.000 et 100.000 av. J.-C. Ce sont des chasseurs-cueilleurs du Paléolithique, nos ancêtres directs : d'après les théories les plus récentes, ils auraient ainsi peuplé la Chine vers 67.000 av. J.-C., la Nouvelle-Guinée et l'Australie vers 50.000 av. J.-C., l'Afrique entre 45.000 et 35.000 av. J.-C., l'Amérique

supposer qu'à ces époques reculées des populations sibériennes se soient dirigées vers la péninsule ibérique et l'aient atteinte en quelques mois, voire tout au plus en quelques années puisque ces groupes de chasseurs-cueilleurs du Paléolithique pouvaient, comme s'accordent à le penser actuellement les plus imminents spécialistes de la préhistoire<sup>53</sup>, parcourir jusqu'à cinquante kilomètres par jour à la recherche de nourriture. Ces populations sibériennes se seraient alors établies et disséminées le long de la Cordillère Cantabrique depuis le centre du Portugal et la Galice jusqu'à l'actuel Pays Basque, ce qui expliquerait la présence de noms de cours d'eau identiques dans ces régions et leur ressemblance tout à fait frappante avec l'hydronyme sibérien mentionné auparavant. Des reliquats de la langue de ces populations de Sibérie auraient pu se conserver dans la langue basque actuelle, qui reposerait alors sur un socle sibérien, puisque, on le sait, la ou plutôt les langues des Lusitaniens, des Callaïques, des Astures et des Cantabres ont quant à elles disparu. La piste semble intéressante et mériterait probablement d'être approfondie. C'est au demeurant l'hypothèse défendue par Michel Morvan<sup>54</sup>, bien que sa thèse ne concerne pas à proprement parler la toponymie.

En guise de conclusion, nous dirons que cette hypothèse sibérienne<sup>55</sup> ne paraît pas invraisemblable. Les réticences de certains chercheurs face à ce type de travaux proviennent essentiellement du fait que se fonder sur des ressemblances lexicales actuelles, alors que l'on a affaire à des langues dépourvues de tradition écrite ancienne, apparaît encore à beaucoup de linguistes très discutable. En revanche, l'hydronymie fait appel à des formes fossilisées depuis, la plupart du temps, des millénaires, point sur lequel tout le monde s'accorde. Cela rend plausible cette hypothèse concernant l'hydronyme sibérien *Lena*. Cependant, il faut reconnaître qu'à partir d'une seule équivalence toponymique, de surcroît hypothétique,

---

une première fois sans succès vers 45.000 av. J.-C. et une seconde fois vers 18.000 av. J.-C. et, en ce qui nous concerne, l'Europe vers 40.000 av. J.-C. Ces derniers, ceux qui s'établirent en Europe, sont appelés d'ordinaire « les hommes de Cro-Magnon ». Or, il est également établi par la science actuelle que ces populations se déplaçaient vite et beaucoup. Et il en était de même à la fin des temps paléolithiques et au début du Néolithique, c'est-à-dire *grosso modo* vers 10.000 av. J.-C., époques au cours desquelles les mouvements de populations — ces dernières étant jusqu'à la fin du Paléolithique, rappelons-le, en nombre très faible (« N'oublions pas que le monde préhistorique est presque vide » rappelle Jean Clottes, cf. 1998, p. 85) — furent constants et très importants.

53 Langaney / Clottes / Guilaine, 1998, p. 36

54 Morvan, 1996.

55 On ne peut par ailleurs ne pas citer, ne serait-ce qu'à titre de curiosité, le témoignage, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, d'un philologue appelé Christian Gottlieb von Arndt. Ce qu'écrit Christian von Arndt est tout à fait étonnant pour son époque, dite d'ordinaire pré-scientifique : « Mais si en attendant on veut chercher des ancêtres ou des parents collatéraux à la langue basque dans d'autres régions du monde, alors on devrait de préférence les trouver au nord-est de notre continent, parmi les dialectes des Samoyèdes et d'autres populations nomadisant dans la Sibérie nord-orientale » (Morvan, 1996, p. 35). Or, le toponyme sibérien *Lena* (hydronyme) se trouve justement dans cette Sibérie dite nord-orientale dans une région où est de nos jours parlé le yakoute, une langue altaïque du groupe türk.

toutes ces conjectures paraissent bien fragiles. En outre, Gerhard Rohlfs<sup>56</sup> rappelle qu'en Catalogne et en Aragon, voire en Gascogne et en Ariège, on rencontre plusieurs toponymes, notamment des oronymes, tels que *Serra la Llena*, *Cova de les Llenes*, *Liena*, *Port de la Lleia*, *Lia*, *Lena*, etc. pour lesquels il reconstruit une base préromane, en basant sur les travaux de Coromines et de Hubschmid qu'il cite, \**lěna* (cf. *supra*). Rohlfs signale également que ces vocables représentent

«le fonds le plus important parmi les survivances préromanes. Il s'agit de mots limités aux vallées pyrénéennes [manifestement, Rohlfs n'avait pas non plus remarqué les *Lena* portugais et asturien] et dont on peut souvent démontrer l'existence dans les parlers des deux versants. Dans les cas où de tels mots sont communs au gascon, à l'aragonais et au catalan, il est permis de parler d'un véritable vocabulaire pyrénéen».

Il précise également qu'il s'agit de «mots d'origine mystérieuse, qui semblent appartenir à un peuple disparu»<sup>57</sup>. Il faut, toutefois, noter qu'il ne s'agit jamais, sauf erreur de notre part, d'hydronymes. Or curieusement, dans le centre du Portugal, en Galice, dans les Asturies, en Biscaye et en Sibérie, il s'agit dans tous les cas de noms de cours d'eau.

### Uncín et Untxin

Une petite rivière des Asturies occidentales traversant la localité d'Artedo, a pour nom *Uncín*. Il s'agit manifestement du même nom que celui de la rivière du village labourdin d'Urrugne appelée *Untxin*, autrefois *Onzi*, 1235 (*Livre d'Or*), *Osin*, 1580, *Ouncin*, XIX<sup>e</sup> siècle<sup>58</sup>. Une des explications envisageables, si l'on accepte cette similitude hydronymique basco-asturienne et si l'on veut l'interpréter, est de postuler un même peuplement ancien, c'est-à-dire que cette région des Asturies centrales et cette partie de la côte labourdine auraient été peuplées, à une époque indéterminée, par un groupe «ethno-linguistique» apparenté. On pourrait peut-être rapprocher ce nom du terme basque *untzi*, «réceptier» et également «cuvette», sens que Jean-Baptiste Orpustan considère «acceptable en toponymie mais des plus incertains»<sup>59</sup>. On a comparé le basque *ontzi*, «réceptier creux» au finnois *onsi*, «creux»<sup>60</sup>.

56 Rohlfs, 1970, pp. 53-54, § 77 et p. 67, § 159.

57 Rohlfs, 1970, p. 39, § 11.

58 Registres Français, T. II, 1900-1906, p. 39.

59 Orpustan, 1999, p. 346.

60 Morvan, 1995, p. 45.

## Les hydronymes cantabro-pyrénéens *Eo*, *Ego*, *Oo* et les *Egovarri* de Pline

On a ici probablement affaire à des appellations hydronymiques qui se perdent dans les couches les plus profondes de la toponymie. Ainsi, dans les montagnes luchonnaises, riches en lacs, un village et un lac sont appelés tous les deux *Oo*. L'appellation «le lac d'Oo» est probablement une construction tautologique, la forme *Oo* étant issue, suite à une assimilation vocalique, d'un plus ancien \**eo*. Dans la vallée d'Ossau, le terme communément utilisé pour désigner les lacs de montagnes de la région est *ioû*, *éouû*, *héou*, *uoû*, «lac de montagne». Gerhard Rohlfs consacre un passage à ces hydronymes pyrénéens pour lesquels il reconstruit une base \**ibone*<sup>61</sup>. Or le prototype de cet hydronyme pyrénéen se serait conservé sous sa forme pleine, ce qui dénote une remarquable stabilité phonétique, dans le nom de la rivière basque appelée *Ego*, autrefois *val de Ego*, 1335<sup>62</sup>, cours d'eau séparant les localités d'Ermua (Biscaye) et d'Eibar (Guipuscoa). Mais le cas le plus intéressant est sans nul doute celui concernant le fleuve galaïco-asturien appelé *Eo*. Ce fleuve sépare aujourd'hui du point de vue administratif la Galice des Asturies, bien qu'il fût situé autrefois à l'intérieur du territoire des Callaïques. P. Fouché a restitué pour ce nom galaïco-asturien un prototype hypothétique \**eeo* alors qu'en réalité, à notre avis, l'explication est beaucoup plus simple: en fait le prototype qui doit être restitué pour cet hydronyme galicien est assurément \**ego*. Ce qui complique un peu l'explication de ce nom est le fait que plusieurs erreurs se sont accumulées les unes sur les autres au cours du temps. Afin ne pas ajouter à la confusion, il faut tenter d'expliquer comment et où se sont produites ces méprises.

a) les anciennes formes médiévales de ce nom de cours d'eau galicien sont: *Yube*, 775, *Euve*, *Eube*, 925, *Euuiio*, 1128, et in *Asturiis .sicut dividit ripa Ove*, 1157, *usque in flumen Ove*, XII<sup>e</sup> siècle, en ce qui concerne les sources de cette rivière, les formes archaïques étant<sup>63</sup>: *Fonte Euve*, 1188, *F. Eve*, 1269, *Fonteu*, 1301. La première erreur qui s'est produite est en effet également la principale, celle qui détermine toute la suite des événements. Cela étant, cette erreur ne peut être déduite que du point de vue phonétique. En effet, il existe une certitude: à partir des formes médiévales citées ci-dessus on ne peut pas aboutir à la forme actuelle *Eo*. Cela implique, aussi curieux que cela puisse paraître, que les scribes du moyen âge se sont trompés et non, comme nous l'écrivions dans notre dernier article, V. Olano Silva. Effectivement, bien qu'ils écrivent in *flumen Euve* ou *Ove*, ce nom ne peut être que celui d'une paroisse galicienne appelée *Obe* située au sud de celle de Ribadeo et à côté de la rivière *Eo*. D'ailleurs, il existe un document médiéval qui fait expressément référence à cette paroisse connue de nos jours sous le nom d'*Obe*: in *Santi Iohannis d'Euue*, sans date, probablement XI-XII<sup>e</sup> siècle (cartulaire de Lorenzana, ici il ne s'agit pas du fleuve). En effet,

61 Rohlfs, 1970, p. 53, § 74.

62 San Martín, 1991, p. 270.

63 Moralejo, 1977, p. 135, n. 48.

les formes médiévales citées ci-dessus impliquent toutes un prototype, comme le suppose également Abelardo Moralejo Lasso<sup>64</sup>, \**Egobe*, peut-être \**Egoba*, puisque l'évolution \**Egobe* > *Eube* > *Ove* > *Obe* serait alors tout à fait normale et régulière en phonétique galicienne. Autrement dit, ce que les scribes du moyen âge croyaient être le nom d'un cours d'eau était en réalité celui d'une localité située à côté de celui-ci.

Pline l'Ancien (*Nat. Hist.*, IV, 111) mentionne parmi les Callaïques luquois ou *Callaeci lucenses* un peuple (et non pas une «ville» comme le dit, probablement par inadvertance, Humboldt) connu sous le nom d'*Egovarri*. Mais il existe un fait qui vient passablement compliquer cette question. En effet, il y a deux lectures du texte de Pline: celle que nous avons citée et une autre, utilisée par la plupart des auteurs au cours principalement du XX<sup>e</sup> siècle, entre autres, par Hübner, et qui semble manifestement erronée, c'est-à-dire *Egivarri* ou *Egi, Varri*<sup>65</sup>. Humboldt, qui utilise une édition de Pline du XVIII<sup>e</sup> siècle (il utilise les éditions du jésuite français Hardouin, 1<sup>er</sup> éd. 1685 ; 2<sup>e</sup> éd. corrigée, Paris, 1723, 3<sup>e</sup> éd. 1741) opte pour la forme, à notre avis correcte, *Egovarri*. Emile Littré, dans son édition parue en 1848, fait de même. A partir de là, il existe quatre autres éditions, toutes allemandes: celle de Sillig (6 vol., Hambourg et Gotha, 1851-1855), celle de Jan (6 vol., Leipzig, 1854-1865), celle de Detlefsen (5 vol., Berlin, 1866-1873) et enfin celle de Carl Mayhoff (5 vol., Leipzig, 1892-1906). Ce sont dans ces deux dernières éditions que l'on lit actuellement Pline avec le plus de confiance<sup>66</sup>. La plupart des auteurs qui étudie le texte de Pline utilise en effet l'édition de Carl Mayhoff. Cependant, dans le cas de ce peuple galaïque qui relevait du *conuentus* de Lugo, Mayhoff<sup>67</sup> s'est très probablement trompé puisque contrairement à Emile Littré et à Humboldt, il préfère lire *Egivarri* ou *Egi, Varri* (quoique dans ses notes, il cite également la forme *egoua- v[arri]*).

Dans l'un de nos articles<sup>68</sup>, nous écrivions: «On peut affirmer que le nom *Egovarri* est à l'origine de l'hydronyme *Eo* pour une simple et unique raison: les actuels habitants des rives de ce fleuve aujourd'hui galaïco-asturien, c'est-à-dire principalement ceux des villages galiciens de Ribadeo et d'Obe et ceux des villages asturiens de Vegadeo et de Castropol, sont

64 Moralejo, 1977, p. 135, n. 48.

65 Ramón Menéndez Pidal (1968, pp. 247-248) signale que « una gente astur (*sic*) [en réalité galaïque] es señalada por Plinio, IV, 111, la de los Egivarri [il ajoute en bas de page : « Sigo la lección corriente de Plinio. La Teubneriana, hecha por MAYHOFF, pone 'Egi, Varri', con evidente error »], en cuya denominación es difícil no ver un gentilicio tomado del nombre de la ciudad o fortaleza, idéntico al de un caserío guipuzcoano, de Azpeitia, *Eguibarr*, repetido en el apellido del Labourd *Eguiberr*; el primer elemento es *egi*, que en vasco moderno significa 'cresta, sierra, pico', sin duda como 'peña' en el español antiguo con significado de 'fortaleza, castillo'; así que Egivarri es Peña Nueva, opuesto al Peña Vieja de los Picos de Europa ». Mais toute la démonstration du maître était également basée sur une leçon erronée, ce qui l'invalide. En outre, Don Ramón M. Pidal croyait également, à l'instar de Humboldt et à tort, que *-varri* était le basque *barri*. C'est en réalité à partir d'une forme *Egovarri* qu'il faut tenter d'analyser ce nom des Callaïques.

66 Pline, Livre I, éd. 1950, pp. 33-34.

67 *Plini Secvndi*, L. IV, 1906, p. 354.

68 Iglesias, 1998b, p. 11, § 25.

encore de nos jours désignés par le terme générique *Egovarros*». Nous nous basions pour cela sur l'ouvrage d'un auteur asturien bien au fait des réalités locales: Xosé Lluís García Arias. Son ouvrage linguistique est considéré comme étant un travail de qualité, mais les vérifications que nous avons effectuées ultérieurement ne nous permettent pas de confirmer ses dires sur ce point. C'est qu'en réalité le texte de García Arias fait preuve à un moment donné d'une certaine ambiguïté. Celui-ci laisse en effet supposer, en employant peut-être abusivement le présent, que les gens de la région en question sont encore de nos jours désignés ainsi: «a los habitantes de sus riberas [de l'Eo] se les alude genéricamente como *Egovarros*»<sup>69</sup>, écrit-il, ce qui pourtant ne paraît pas être le cas d'après les informations recueillies auprès du secrétariat général de la mairie de Ribadeo. En outre, nous ne savons pas si au cours du moyen âge la forme *Egovarros* était encore employée pour désigner ces populations. Nonobstant, et cela peut paraître paradoxal, que cet auteur asturien ait commis ou non une erreur n'invalide pas notre précédente démonstration.

Les *Egovarri* de Pline habitaient bien la région de l'Eo, comme le croient au demeurant la plupart des auteurs, et c'est manifestement la forme *Egovarri* utilisée par Humboldt et lue par Emile Littré, et non pas celle de Mayhoff que la plupart des chercheurs utilisent encore couramment de nos jours, qui est assurément la forme correcte étant donné que toutes les formes médiévales citées au début plaident en faveur de cette hypothèse: à partir d'une forme *Egivarri* on ne s'explique pas les formes médiévales *Eube* et *Euve*. En revanche, si on part d'une forme *Egovarri*, tout s'éclaircit en ce qui concerne l'initiale de ce nom: *Egov-*[*arri*] > *Euv-* > *Eub-* > *Ob-*, la chute du -g- intervocalique étant un phénomène de phonétique galicienne.

Ce que nous ne savions pas alors expliquer, et que manifestement personne n'avait su expliquer, était la finale *-varri*. Humboldt, il est vrai à une époque considérée comme pré-scientifique, avait pensé qu'on avait affaire au nom d'une ville et que la finale *-varri* était le bascaïen *barri*, «neuf, nouveau» et en conséquence qu'il s'agissait d'un nom euskarien: *ego-barri*, «nouvelle demeure». C'était bien entendu faux mais il avait toutefois raison sur un point: il s'agit effectivement d'un nom de type «euskaroïde». On peut dire que cette découverte bouleverse en partie nos connaissances sur la Galice romaine. La forme latinisée *Egovarri* doit clairement être comparée à la forme médiévale *Navarri*: si cette dernière est une forme latinisée signifiant «les Navarrais» alors la forme *Egovarri* signifie tout simplement «les Egovarrais» et doit s'analyser en conséquence ainsi: *Egob(a)-arr*, avec le suffixe basque indiquant l'origine *-arr*, *-i* étant la déclinaison latine. On retrouve la forme *\*Egoba* ou *\*Egobe* (d'où est issu le nom de la paroisse galicienne appelée Obe < *Ove* < *Euve* < *\*Egobe*). Les *Egovarri* de Pline étaient donc «les habitants du lieu appelé *\*Egobe*, les Egovarrais» et le nom de l'antique localité luquoise (aujourd'hui paroisse) appelée *\*Egobe*

69 García Arias, 1977, p. 98.

(aujourd'hui Obe) devait alors signifier «au pied, à l'embouchure de l'\*Ego», la forme de cet hydronyme galicien ayant continué à évoluer: \*Ego > Eo.

En guise de conclusion, on constatera que la démonstration peut sembler longue mais cela provient du fait qu'il a été commis au cours du temps, on l'a dit, plusieurs erreurs, principalement de lecture, qui ont rendu opaques des faits relativement simples au départ. La conclusion de tout ceci semblera banale au profane qui ne s'intéresse que peu à ces questions, mais elle revêt une grande importance pour les Etudes Basques car ces faits contredisent en partie les théories actuelles sur l'étendue vers l'ouest de la Cordillère Cantabrique des parlers pré-indo-européens au cours de l'Antiquité. Il semble désormais apparaître un fait fort simple au demeurant: chez les Callaïques du *conuentus* de Lugo, c'est-à-dire *grosso modo* dans le territoire constituant l'actuelle Galice, il y avait au cours de l'époque romaine certaines populations indigènes qui utilisaient les suffixes *-arr* et *-be*, indiquant l'un l'origine et l'autre la position, des suffixes qui se retrouvent encore de nos jours en basque moderne avec la même fonction.

Les dires de Pline de l'Ancien (*Nat. Hist.*, III, 13) prennent alors un poids tout à fait remarquable: «La juridiction du *conuentus* de Lugo comprend seize peuples, qui à l'exception des Celtiques<sup>70</sup> et des Lémaves, sont d'origine obscure et ont des noms barbares, mais constituent néanmoins une population de 166.000 individus libres». En outre, cela expliquerait également un fait de phonétique galicienne qui n'a toujours pas reçu une explication satisfaisante. En galicien, il existe, comme, entre autres, en basque, une tendance à éviter les *r-* à l'initiale et à les remplacer par *arr-*, c'est-à-dire avec *a* prothétique. On a attribué ce phénomène à un substrat ibérique, fait que les auteurs galiciens dits «celtisants» se sont toujours efforcés de nier.

## LES THÉORIES D'ERNST GAMILLSCHEG

Notre hypothèse n'est pas entièrement nouvelle. Elle avait déjà été suggérée, quoique pas exactement dans les mêmes termes, par le romaniste allemand Ernst Gamillscheg: d'après celui-ci, il aurait existé à l'époque pré-romaine et même romaine une unité linguistique allant depuis la Galice jusqu'aux Pyrénées orientales. Mais sa théorie ne fut pas acceptée par la communauté scientifique. Il faut dire, comme le rappelle Fredrick H. Jungemann<sup>71</sup>, que la plupart de ses théories étaient abstruses. La plus curieuse concerne les Cantabres du VI<sup>e</sup> siècle. Selon cet auteur, c'est le roi wisigoth Léovigild qui aurait soumis définitivement les Cantabres dont l'origine était, toujours d'après lui, ligure et qui n'auraient

70 Peuple d'origine celtique fixé à l'origine dans le Sud-Ouest de la péninsule ibérique entre le Tage et le Guadiana et dont une partie émigra en Galice d'après Strabon (*Géogr.*, III, 3, 4).

71 Jungemann, 1955, pp. 119-120.

jamais été complètement vaincus par les Romains. En 579, le nom de *Cantabria* est remplacé par celui d'*Autrigonia*. Selon Ernst Gamillscheg, ce changement s'explique ainsi: les Autrigons, qui étaient à cette époque sous le joug des Cantabres, leurs voisins et ennemis, aidèrent Léovigild à conquérir le territoire de ces derniers qu'ils reçurent alors en récompense. Afin d'éviter de nouvelles révoltes, les Wisigoths déportèrent une partie des Cantabres en Galice qu'ils avaient pour lors reprise aux Suèves. Entre temps, le reste des Cantabres se serait enfui dans les montagnes en compagnie des Vascons —qui pour lors avaient également été vaincus par les Wisigoths— et aurait envahi avec eux le versant aquitain. Cela aurait engendré un superstrat linguistique cantabre en Galice et dans les Pyrénées. E. Gamillscheg expliquait ainsi le phénomène de nasalisation des voyelles que connaissent conjointement le galaïco-portugais, le basque et le gascon. Cependant, cette hypothèse est considérée par tous les auteurs comme étant non fondée.

Ernst Gamillscheg avait manifestement vu juste sur un point, en partie du moins. Il y avait assurément en Galice, à l'arrivée des Romains, des populations qui non seulement utilisaient des langues préceltiques, ce qu'au demeurant on savait déjà, mais de surcroît, ce dont on doutait déjà que certaines de ces langues contenaient des éléments que l'on peut appeler pré-indo-européens apparentés, de loin ou de près, au proto-basque. En revanche, la supposée unité linguistique, allant depuis la Galice jusqu'aux Pyrénées orientales, mentionnée par Ernst Gamillscheg est douteuse. En réalité, il devait exister plusieurs langues et certaines devaient même cohabiter sur un même territoire, et cela tout le long de la cordillère, tant cantabrique que pyrénéenne.

## SIMILITUDES TOPONYMIQUES GALAÏCO-BASQUES ET CANTABRO-PYRÉNÉENNES

Nous présentons par ordre alphabétique une liste non-exhaustive de toponymes qui, on l'a dit, se répètent ou semblent se répéter en Galice et en Pays Basque, voire parfois en Béarn et en Aragon. Nous utilisons presque toujours les formes anciennes recueillies, il y a plus de cinquante ans, par Víctor Olano Silva.

*-car / -kar*: on n'a pas réussi à expliquer les toponymes basques *Añéscar* (Ansoáin, bailliage de Pampelune), *Úcar* (Valdizarbe, bailliage de Pampelune), *Osácar* (vallée de Juslapeña, bailliage de Pampelune) et *Beloskar* (montagne de Larrau, 1151 m., Soule), l'élément final *-car* ne pouvant être éclairci. On a essayé toutefois de rapprocher le premier du vocable souletin *ainazkar*, *añazkar*, «bruyère», les deux autres restant complètement énigmatiques. Dans la province de La Corogne, on trouve de nos jours le patronyme galicien *Igléscar* et dans la province d'Orense un village appelé *Anícar*, l'élément final étant inexpliqué. En Espagne, on trouve les toponymes *Iscar* (Valladolid, Castille-la-Vieille) et *Izcar* (Cordoue, Andalousie) où l'élément *-car / -kar* apparaît également. En basque le

suffixe *-kar* semble se retrouver dans le navarro-labourdin *hilkar*, «tuerie, massacre, hécatombe».

*Aldai*: une montagne de la localité d'Outeiro de Rei (Lugo) a pour nom *Aldai* (385 m.) d'après l'Institut Géographique National espagnol (IGN, échelle, 1:25.000, Rábade, feuille n° 72-II). D'après Alfonso Irigoyen, un quartier de Baracaldo (Biscaye) a pour nom *Aldai* (cf. également le patronyme basque *Aldai* ou *Alday*). En outre, il signale un «*Aldana*, cuesta de Santurce, 1863, barrio de Zaramillo (Güeñes)», este ultimo mostrando la forma sin caída de *-n-* intervocálica, de donde procede *aldai y alde*, sul. *althe*, formas vascas conocidas, del bajo lat. *\*altana*<sup>72</sup>. Plusieurs montagnes et endroits d'Alava portent également ce nom: *Alday*, montagne d'Abecia, de Elosu et d'Acosta, quartier d'Amurrio et lieu-dit d'Arrieta (Treviño). L'évolution d'un autre toponyme galicien (cf. cartulaire de Lorenzana) semblerait confirmer l'hypothèse d'Irigoyen: *in Uilla Noua de Archaa*, 1177 > *Uilla Noua de Archay* (moderne Arca, Abadin, Lugo), la forme *Archaa* étant probablement issue d'une ancienne forme *\*Archana*, ce qui permet de supposer par ailleurs, en ce qui concerne l'oronyme luquois, une évolution semblable et tout à fait vraisemblable *\*Altana* > *Aldana* > *\*Aldaa* > *\*Aldae* > *Aldai* (forme actuelle) comme probablement dans *Aspae* > *Aspai*, cf. *infra*.

*Ames*: la forme ancienne du toponyme béarnais *Ogenne* (canton de Navarrenx) est *Ogene*, XI<sup>e</sup> siècle, *Oiena*, XIII<sup>e</sup> siècle, *Oyene*, 1385. Michel Grosclaude considère qu'il s'agit du basque *oihan*, «forêt», hypothèse qui semble faire l'unanimité. Dans la province de La Corogne, on trouve une paroisse appelée *Santo Tomás de Ames* (municipalité de Negreira), autrefois *Sci. thome de oianes*, 1228. On remarquera la terminaison inexplicable *-es* dans *oianes* qui semble correspondre à un ethnique. La signification de ce nom galicien n'est pas connue.

*Andelo*: parmi les *Vascones*, Pline (*Nat. Hist.*, III, 24) cite le peuple des *Andelonenses*, de la cité d'*Andelo*, l'ethnique se lisant aussi dans *CIL* II, 2963. Pour cette cité vasconne, Ptolémée (II, 5) écrit *Ἄνδηλος*, moderne Muruzábal de Andiñon, *uia de Andione*, 1060, au sud de Puente la Reina (Navarre). A Andiñon se trouvent les ruines d'une importante localité romaine. Un lieu de la province d'Orense a pour nom *Andelo* (localité de Peroja, paroisse de San Vicente de Graices), autrefois *eu Gomez Eanes, cavalleyro d-Andello*, 1296 (cartulaire d'Oseira).

*Anós*: d'après G. Rohlfs<sup>73</sup> le toponyme *Agnos*, *Anhos*, 1364 (canton d'Oloron-Sainte-Marie) est issu du gentilice *Annius*, mais en revanche les noms des villages appelés *Anos*, 1243 (canton de Morlàas) et *Anoz* (vallée d'Ezcabarte, Navarre) seraient peut-être issus du cognomen *Andus* + suffixe aquitannique *\*ossu*, le changement de *nd* à *n* étant normal en gascon. En Navarre, ce changement ne peut cependant être dû, comme le rappelle Luis Michelena<sup>74</sup>, qu'à l'influence du parler aragonais: *\*Garindoain* > *Garínoain*,

72 Irigoyen, 1986, p. 56, § 52.

73 Rohlfs, *RFE*, 26, 1952, p. 227.

74 Michelena, *Apellidos Vascos*, § 18.

*Garinnoain* en 1072 (Olite, Navarre). Dans la province galicienne de La Corogne, on trouve un village appelé *Anós*, accentué sur la dernière syllabe. Le nom n'est expliqué par aucun auteur et il ne semble pas qu'on en connaisse la forme ancienne. En galicien, le groupe *ny* passe normalement à *-ñ-*, le gentilice *Annius*, et sa variante *Annianus*, étant ainsi à l'origine de plusieurs noms tels que *Añá* (La Corogne), probablement *Añón* (La Corogne), *Vilañán* (Lugo), *Añobres / Añobre* (La Corogne)<sup>75</sup>, etc., ce dernier étant un quasi homonyme du toponyme navarrais *Añorbe* signalé par J. Gifford, mais il s'agit manifestement d'un paronyme. Grâce aux lois phonétiques du galicien nous pouvons restituer l'étymon qui serait peut-être à la base du nom galicien *Anós*, c'est-à-dire probablement (avec une terminaison en *-o-*, *-ōnis*) *\*Annonis* > *\*Annonēs* (avec évolution romane et normale du *-i-* dans *-ōnis* qui passe *-ones*) > *\*Anōēs* > *\*Anois* > *Anós*.

*Aralde*: un village de Lugo et un autre de Pontevedra ont pour nom *Aralde*. Luis Michelena<sup>76</sup> cite ce nom parmi ceux des *pecheros* ou roturiers de l'Ordre de Saint-Jean en Navarre apparaissant dans un document du XIII<sup>e</sup> siècle. Dans la partie consacrée aux «villages de la Montagne», le document fait état d'un *Lope Araldeco* ou *Lope d'Aralde*, autrement dit d'un certain *Lope* originaire d'un lieu-dit ou d'une maison appelé *Aralde* au même titre qu'il est également fait état dans ce document médiéval d'un *Eneco Iturbideco* ou *Eneco d'Iturbide*. Il est probable que nous avons ici affaire au même nom que celui apparaissant en Galice. Or, il est également possible qu'il s'agisse d'un nom germanique puisqu'il s'avérerait douteux que les *Aralde* galiciens soient d'origine basque. Un village portugais a pour nom *Baralde* (Ponte do Lima, district de Viana do Castelo) dont l'origine germanique ne fait guère de doute d'après Joseph M. Piel<sup>77</sup>, ce qui dans la foulée nous laisse supposer que les deux *Aralde* galiciens le sont également.

*Arán*: plusieurs lieux galiciens portent ce nom. Nos recherches nous permettent de citer la forme ancienne de l'un d'entre eux, probablement celui situé dans la province d'Orense: *in loco qui vocantur Aran, in termino de Canba, 1240; in monasterio Ursarie, do et offero in presentī eidem monasterio totum quinionem meum quod habeo vel habere debeo in loco qui vocatur Aram, in terra de Canba, 1245* (cartulaire d'Oseira).

*Aranga*: la signification du nom de ce village galicien de La Corogne, situé dans une vallée entourée de montagnes d'une altitude moyenne de 700 m. n'est pas connue. Le nom apparaît au moyen-âge dans une bulle confirmant les possessions de l'Eglise de Compostelle: *et Superato et Aranga et Montejaurino quomodo diuidit cum Parrega de Prutiis et Bisanquis, 1178*. La plus ancienne mention du nom de ce bourg de La Corogne date de 966 (10-XII) et non de 1178 comme nous l'avons indiqué: *sic omnia uobis concedo sicut et uos mihi simul uestro et nostro castello Aranga cum omne sua prestantia* (cartulaire de Sobrado). Le nom

75 Piel, 1948, p. 170.

76 Michelena, 1990, p. 33, § 2. 1. 7.

77 Piel, 1937, p. 44, § 114.

est attesté à plusieurs reprises et toujours sous la même forme: *una cum fratres et sorores de Aranga*, 1016. La signification de ce nom est inconnue. Le patronyme *Aranga* que l'on trouve en Amérique du Sud un nom de famille d'origine galicienne et non pas basque, contrairement à ce qu'on croit souvent, quoiqu'à la rigueur il puisse s'agir d'un patronyme basco-galicien. Dans ce cas, il faut alors faire appel à la généalogie pour déterminer l'origine exacte des individus le portant. L'élément *-anga* se trouve, rappelle Luis Michelena<sup>78</sup>, dans les patronymes basques *Estanga*, *Uranga*, *Uzkanga*, etc. et n'a jamais été expliqué de manière satisfaisante. En outre, deux autres villages galiciens de la province de La Corogne s'appellent respectivement *Arangas* et *Laranga*. Le nom apparaît également fréquemment dans les Asturies: *Arango* (municipalité de Pravia), *Las Arangas* (municipalité de Grado, en asturien *Grau*), *Arangas* (municipalité de Cabrales), *Aranguín* (Pravia), etc. et en Navarre, on a le village appelé *Elcóaz Arangoz* dans un document<sup>79</sup> du XV<sup>e</sup> siècle (vallée d'Urriául, bailliage de Sangüesa), aujourd'hui manifestement *Arangozki*. Ces noms sont peut-être à mettre en rapport avec un hypothétique vocable prélatin *\*ara* apparenté probablement avec le basque (*h*)*aran*, *ara(n)*-, «vallée». Voici la liste des noms de villages et paroisses galiciens où apparaît la forme *aran* et qui font difficulté, l'absence, pour la plupart d'entre eux, des formes anciennes empêchant toute explication. Province de Lugo: *Arán*, *Fontarán*, *Arangón*, *Malvarán*, *San Pedro de Arante*, autrefois *S. P. de Alanti*, 935; province de Pontevedra: *Aranés*, *Arantey* et *San Pedro de Arentey*; province de La Corogne: *Arán* (autre), *Fonte Arán*, *Araño* (cf. *Arano*, bailliage de Pampelune).

*Arantón* (*San Vicente de*): autrefois *aranton*, 830, nom qui rappelle la ville vasconne d'*Alantone* cité dans l'*Itinéraire d'Antonin* et située à l'époque entre *Aracaeli* ou *Araceli* (Huarte-Arakil) et Pampelune. On aurait tendance de nos jours à identifier ce toponyme vascon *Alantone* avec le nom de l'actuel village navarrais appelé *Atondo* (Cendea d'Iza, bailliage de Pampelune). L'équivalence galaïco-vasconne *Alanti*, 935 (Arante, Lugo) = *Aranton*, 830 (Arantón, La Corogne) = *Alantone* dans l'*Itinéraire d'Antonin* (probablement *Atondo*, Navarre) doit être notée.

*Aranza*: Les deux villages galiciens appelés *Aranza* (Pontevedra et Lugo), malgré une surprenante homonymie, n'ont rien à voir avec le nom navarrais *Arantza* (village de Cinco-Villas, bailliage de Pampelune) et probablement non plus avec le patronyme *Aranza* cité par Michelena étant donné que la forme navarraise *Arantza* est récente, l'ancienne forme du nom de ce village étant *Aranaz*, 1280, *Aranaz de las cinco villas de Lerin*, 1644. Les formes anciennes des noms des villages galiciens appelés *Aranza* ne sont pas, sauf erreur, connues et le nom est inexpliqué. Nos recherches ultérieures nous permettent de signaler la forme ancienne du nom d'au moins l'une de ces localités, probablement celle de Lugo: *in*

78 Michelena, § 54.

79 Lecuona, 1960, p. 134.

*suas casas hic in Naraia quod eicisent de Pena ante iudice Vermudu Menendizi hic in Aranza*, (13-XII-1058, cartulaire de Samos, Lugo). Même remarque que pour le nom précédent: le patronyme *Aranza* est un nom de famille basco-galicien. Il faut par conséquent et nécessairement faire appel à la généalogie pour déterminer l'origine exacte des individus ainsi nommés.

*Arga / Argá*: la signification du nom de la rivière navarraise appelée *Arga* est inconnue. Un village de la province de Lugo s'appelle *Argá* (ici toutefois il s'agit d'un oxyton), une rivière et une montagne de cette province étant également connues sous le nom de *Argán* qui, d'après Azkue, signifie en bisciaën «terrain pierreux». En théorie, *Argán* pourrait s'expliquer par le basque *arr(i) + gain > argain > argan*, «hauteur rocheuse» comparable au toponyme labourdin *\*aitz + gain > azkain*. Il est difficile de savoir quelle peut être la relation entre ces toponymes car les formes anciennes des noms galiciens ne sont pas, sauf erreur, connues. Joan Coromines<sup>80</sup> cite également un *arga* pré-latin, sans en donner le sens, qu'il suppose d'origine celtique ou ibérique. Le nom se retrouve également, sous une forme vraisemblablement paroxytone, dans le nord du Portugal, dans la région de Braga. Il s'agit du nom d'une zone montagneuse culminant à 823 m.: *Serra de Arga*. La signification de ce toponyme cantabro-portugais est difficile à établir, il s'agit probablement d'un terme prélatin < *\*arga*, «brillant, blanchâtre», (cf. toponymes asturiens *L'Argaxá*, *Argaxo*, *Tierra l'Arguexu*, la montagne asturienne appelée *La Argarama*, 1818 m., etc).

*Argote*: un village de La Corogne a pour nom *Argote*. La forme ancienne n'est pas connue. Un autre village galicien de La Corogne s'appelle *Argonte*, autrefois *in villa Argonti*, 955 (cartulaire de Sobrado) et deux villages portugais portent le même nom: l'un *Argonde* (Felgueiras, district de Porto) et *Argonte* (district d'Évora). Il s'agit dans les trois cas, indique Joseph M. Piel<sup>81</sup>, de noms d'origine germanique. Et il en est très probablement de même pour la variante *Argote*. En Pays Basque, un lieu-dit alavais est appelé de nos jours *Argote* (Treviño), autrefois c'était le nom d'un village: *Argote*, 1025, *Argot*, 1257. Ce nom basque n'ayant jamais pu être expliqué à partir de la langue basque, il est extrêmement probable qu'il s'agit dès lors, à l'instar de son homonyme galicien, d'un nom d'origine germanique. En outre, le patronyme *Argote* pouvant être de nos jours porté par un Portugais (cf. l'érudit portugais du XVIII<sup>e</sup> siècle Jeronymo Contador de Argote), un Galicien et un Basque de souche, il est par conséquent indispensable de faire appel à la généalogie si l'on veut connaître la véritable origine des individus ayant ce nom pour patronyme.

*Arinez / Ariñez / Arínes*: le nom de village alavais cité par José Miguel de Barandiarán *Arinez / Ariñez*, autrefois *Ariniz*, semble être identique à celui porté par une paroisse et une rivière galiciennes: *Arínes* (La Corogne).

80 Coromines, & Pascual, 1980, T. I, p. 325.

81 Piel, 1937, p. 35, §§ 79, 80.

**Arros**: dans la province de La Corogne, une juridiction et un archiprêtre s'appellent *Arros* (paroxyton, sauf erreur). Il ressemble aux toponymes bas-navarrais et béarnais *Arros*, le bas-navarrais étant prononcé en basque *Arrotz*. G. Rohlfis cité, entre outre, *Arrós* (Alto Pallars, province de Lérida) et *Arrós* (Val d'Aran, province de Lérida). En ce qui concerne le toponyme galicien, il pourrait être issu, mais ce n'est pas sûr, du «cognomen *Arro* attesté dans des inscriptions d'Espagne et de Lusitanie (*CIL*, II, 2735 et 5610)», selon G. Rohlfis<sup>82</sup>. D'après nos recherches, le nom est déjà attesté dans un document suève du VI<sup>e</sup> siècle connu sous le nom de *Parochiale*. Mais il s'agit assurément d'une interpolation du XII<sup>e</sup> siècle<sup>83</sup>. On pense d'ordinaire que ce nom galicien est en rapport avec celui d'un peuple du *conuentus* de Lugo appelé *Arroni* (Pline, IV, 111). Ce peuple considéré d'origine préceltique aurait occupé les régions d'Ortigueira situées à l'extrême nord de la province de La Corogne, ce qui correspondrait à la juridiction et à l'archiprêtre médiévaux d'Arros. Nous avons comparé ce nom, entre autres, au nom du village bas-navarrais appelé *Arros* ainsi qu'à ceux des villages pyrénéens ayant le même nom: *Arrós* (Alto Pallars, Lérida) et *Arrós* (Val d'Aran, Lérida).

**Arteaga**: ce nom se retrouve fréquemment en Pays Basque: on a le village navarrais appelé *Arteaga* (vallée de Allín, Estella), les villages et quartiers de Biscaye appelés respectivement *Arteaga* (quartier de Derio et de Zamudio), *Arteaga-Uria* (quartier de Gauteguiz de Arteaga) et le village appelé *Arrati-Arteaga* (en espagnol Castillo-Elejabeitia). Le sens est clair: «lieu de chênes-verts». Or, d'après l'Institut Géographique National espagnol (IGN 1:25.000, Arteixo, feuille n° 45-I), une *monte* situé à environ 7 km au sud de la ville de La Corogne a pour nom *Arteaga*. Un erreur de l'IGN est à écarter<sup>84</sup>. La deuxième possibilité serait de supposer que le nom de cette colline de La Corogne, un des plus élevés *montes* du secteur (244 m.), est un patronyme basque devenu un oronyme. Cependant, il s'agit d'une zone montagneuse inhabitée d'après l'IGN et le nom des autres *montes* ne paraît pas d'origine patronymique: *Monte Runs* (184 m.) à 2 km au nord-est du *monte Arteaga*, celui d'*O Picoto* (162 m.) situés à 1 km à l'est, les autres *montes* s'appelant: *A Raña* (142 m.), *Filgueiras* (id. 142 m.), *Folgueira* (270 m.), *Coto de Fonte Mayor* (181 m.). Les villages situés au pied de la "montagne" *Arteaga* s'appellent, quant à eux, *Orro*, *Toroño* (cf. la montagne d'Alava appelée *Toloño*, 1271 m.) et *Ledoño* avec chute de la nasale courante en

82 Rohlfis, 1952, pp. 229-230.

83 David, 1947, p. 42.

84 Les cartes au 1:25.000 qui sont en train de paraître depuis une vingtaine d'années (tout le territoire galicien n'est pas encore couvert) sont supervisées par une commission spéciale (Santamarina, 1986/1991, p. 246), constituée de toponymistes galiciens et d'un linguiste de l'Université, nommée par le Gouvernement de Galice qui supervise toutes les opérations étant donné, comme nous l'avons déjà indiqué, qu'en Galice il n'existe pas de bilinguisme galicien-espagnol. En effet, seules les formes galiciennes des toponymes ont une existence légale, les anciennes formes et graphies espagnoles des noms de lieux et de rues n'existant plus du point de vue légal d'après la « Loi de Normalisation Linguistique de Galice » de 1983 qui, dans son article premier, stipule que « les toponymes de Galice ont pour forme unique et officielle la forme galicienne ».

galicien \**Lendoño* > *Ledoño*<sup>85</sup>. Comment pourrait-on dès lors expliquer cet étrange oronyme corognois *Arteaga* ? Le principal village du secteur est situé à environ 5 km à l'ouest de cette "montagne" et a pour nom *Arteixo* (autrefois en espagnol *Arteijo*, situé à environ 9 km au sud-ouest de la ville de La Corogne). Il existe plusieurs toponymes galiciens en *art-* inexpliqués: *Arteixo* (et la localité asturienne d'*Artedo*), *Arteixiña* (lieu-dit de la paroisse de Robledo, localité da Rúa, Orense), *Artes* (paroisse de San Xurxo de Artes, Carballo, La Corogne et Artes, lieu-dit de la localité de Ribeira, La Corogne, cf. le toponyme catalan *Artés* et le landais *Arthez-d'Armagnac*). On peut uniquement, dans l'état actuel de nos connaissances, postuler pour cet oronyme de La Corogne un prototype \**Arteaca* > *Arteaga*<sup>86</sup>.

## ABRÉVIATIONS

*ASJU* = *Anuario del Seminario de Filología Vasca 'Julio de Urquijo'*

*BBMP* = *Boletín de la Biblioteca 'Menéndez Pelayo' de Santander*

*BMB* = *Bulletin du Musée Basque*

*BRAH* = *Boletín de la Real Academia de la Historia*

*BRSVAP* = *Boletín de la Real Sociedad Vascongada de los Amigos del País*

*BSSLAP* = *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*

*DEV* = *Diccionario Etimológico Vasco*

*EAA* = *Estudios de Arqueología Alavesa*

*FLV* = *Fontes Linguae Vasconum*

*IDEA* = *Instituto de Estudios Asturianos*

*RDTP* = *Revista de Dialectología y Tradiciones Populares.*

*RGPSO* = *Revue Géographique des Pyrénées du Sud-Ouest*

*RIEB* = *Revue Internationale des Etudes Basques*

*RIO* = *Revue Internationale d'Onomastique*

*RLR* = *Revue de Linguistique Romane*

85 Moralejo, 1977, pp. 341-454. On a également le village d'Orense appelé *Londoño* et les hameaux biscaïens appelés *Lendoño de Abajo / Beitia* et *Lendoño de Arriba / Goitia*, localité d'Orduña, en basque Urduña, cf. également la montagne andalouse appelée *Orduña*, 1943 m., située dans la *Sierra Arana*, à 20 km au nord-est de Grenade, non loin d'une rivière appelée *río Maitena*, mais ici il peut s'agir, quoique cela devrait être démontré, de noms donnés après la Reconquête, ce qui ne peut être en revanche le cas en Galice.

86 Citons également la petite montagne appelée *Arvogaña* située à environ 16 km au sud de la ville de La Corogne (IGN 1:25.000, Abegondo, 45-IV). En outre, non loin d'une montagne appelée *monte de Tiribidi* (cf. le mot basque d'origine inconnu *tiribiti*, «vent violent, tourbillon»! La sonorisation du *-t-* intervocalique serait normale en galicien: eusk. *tiribiti* > *monte de Tiribidi*, cf. IGN 1:50.000, Meira, 48) se trouve le *monte de Lerín* (cf. le village navarrais de Lerín, *Lerín*, 1059).

RVF = *Revista Valenciana de Filología*

SSLAER = *Société des Sciences, Lettres, Arts & Etudes Régionales de Bayonne.*

## BIBLIOGRAPHIE

- Agud, M. & Tovar, A., 1989-1993, «Diccionario etimológico vasco», *ASJU*, T. I-VII, Saint-Sébastien.
- Albertos Firmat, M<sup>a</sup>. L., 1966, *La Onomástica personal primitiva de Hispania: Tarraconense y Bética*, Université de Salamanque.
- Allières, J., 1998, «Michel Morvan: *Les origines linguistiques du Basque*», in *Lapurdum III*, pp. 315-317.
- Alonso Avila, A., 1987, «Navarra y los vascones durante la época visigoda», in *Primer Congreso de Historia de Navarra*, 2, Pampelune, pp. 277-292.
- Altadill, J., 1914, *Geografía General del Reino de Navarra*, 2 vol.
- Azkue, R.-M., 1905-1906, réed. 1984, *Diccionario Vasco-español-francés*, Bilbao.
- Boullón Agrelo, A. I., 1994, *Contribución ó estudio da antroponimia medieval galega (séculos VIII-XIII)*, thèse doctorale inédite, Université de Saint-Jacques de Compostelle, exemplaire microfilmé.
- Búa, C., 1997, «Dialectos indoeuropeos na franxa occidental hispánica», in *Galicia fai dous mil anos. O feito diferencial galego. I. Historia*, G. Menaut-Pereira, coord., Saint-Jacques de Compostelle, Ed. Musée du Peuple Galicien, vol. 1, pp. 51-100.
- Cabeza Quiles, F., 1992, *Topónimos de Galicia: a súa orixe e o seu significado*, Ed. Montes e fontes, Xerais.
- Carboeiro, cart., Lucas Álvarez, M., 1958, «La collección diplomática del Monasterio de San Lorenzo de Carboeiro», *Compostellum II*, 4, 1957, pp. 549-573 ; III, 2, 1958, pp. 228-308 ; III, 4, pp. 549-638. Contient 90 documents de 788 à 1500.
- Caro Baroja, J., 1942, «Breve historia del vascoiberismo», *Boletín Emerita*, T. X, 2, , pp. 236-286 et in *Sobre la lengua vasca*, 1988, Estudios Vascos, T. IX, Ed. Txertoa, 2<sup>e</sup> éd, Saint-Sébastien.
- Caro Baroja, J., 1943, «Observaciones sobre la hipótesis del vasco-iberismo considerada del punto de vista histórico», *Boletín Emerita*, T. XI, 1, pp. 1-59 et in *Sobre la lengua vasca*, 1988, Estudios Vascos, T. IX, Ed. Txertoa, 2<sup>e</sup> éd, Saint-Sébastien.
- Caro Baroja, J., 1945, réed. Ed. Txertoa, Saint-Sébastien, 1990, *Materiales para una historia de la lengua vasca en su relación con la latina*, Estudios Vascos, XIX, Université de Salamanque.

- Caro Baroja, J., 1958, «Los estudios geográfico-históricos sobre el país vasco y la dialectología», *RDTP* XIV, pp. 425-440 et in *Sobre la religión antigua y el calendario del pueblo vasco*, 1984, Estudios Vascos, T. I., Ed. Txertoa, Saint-Sébastien.
- Caro Baroja, J., 1972, *Etmografía Histórica de Navarra*, Caja de Ahorros de Navarra, Pampelune.
- Caro Baroja, J., 1977, *Los pueblos del norte de la Península Ibérica*, 2<sup>e</sup> éd. 1976 (2 vol.), Madrid, 3<sup>e</sup> éd. 1977, Txertoa, Saint-Sébastien.
- Caro Baroja, J., 1985, *Los Vascones y sus vecinos*, Estudios Vascos, T. XIII, Txertoa, Saint-Sébastien.
- Caro Baroja, J., 1988, *Sobre el mundo ibérico-pirenaico: datos, nuevas ideas sobre el Iberismo*, Estudios Vascos, XVIII, Ed. Txertoa, Saint-Sébastien.
- Cherpillod, A., 1986, *Dictionnaire étymologique des noms géographiques*, Ed. Masson, Paris.
- Coromines, J. & Pascual, J. A., 1980, *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, 5 vol., Gredos.
- Coromines, J., 1960, «La toponymie hispanique préromane et la survivance du basque jusqu'au bas moyen âge. Phénomènes de bilinguisme dans les Pyrénées Centrales», *Actes et Mémoires du IV Congrès International de Sciences Onomastiques*, München, pp. 105-146. Nous utilisons la nouvelle version revue et corrigée publiée ultérieurement in *Estudis de Toponímia Catalana*, T. I, Barcelona, 1965, «La survivance du basque jusqu'au bas moyen âge...», pp. 93-151.
- Coromines, J., 1972a, «De toponimia vasca y vasco-románica en los Bajos-Pirineos», *FLV*, n° 12, Pampelune, pp. 299-319.
- Coromines, J., 1972b, *Tópica Hespérica. Estudios sobre los antiguos dialectos, el substrato y la toponimia romances*, Madrid.
- Coromines, J., 1973, «Du nouveau sur la toponymie occitane», *Beiträge zur Namensforschung*, 8, Heidelberg, pp. 193-308.
- Coromines, J., 1974, «Elementos prelatinos en las lenguas romances hispánicas», *Actas del I Coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la Península Ibérica*, Salamamque.
- Dauzat, A. et Rostaing, Ch., 1989, *Dictionnaire étymologique des noms de lieux en France*, Paris, nouvelle édition.
- David, P., 1947, *Etudes historiques sur la Galice et le Portugal*, du VI<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, Paris.
- De Hoz, J., 1997, «Lingua e etnicidade na Galicia antiga», in *Galicia fai dous mil anos. O feito diferencial galego. I. Historia*, G. Menaut-Pereira, coord., Saint-Jacques de Compostelle, Ed. Musée du Peuple Galicien, vol. 1, pp. 101-142.

- De la Peña Santos, A., 1997, «Os pobos castrexos antes da conquista romana», in *Galicia fai dous mil anos. O feito diferencial galego. I. Historia*, G. Menaut-Pereira, coord., Saint-Jacques de Compostelle, Ed. Musée du Peuple Galicien, vol. 1, pp. 143-192.
- Díez Melcón, G., 1957, *Apellidos castellano-leoneses (siglos IX-XIII, ambos inclusive)*, Université de Grenade.
- Dion Cassius, 1960, édité par Ph. Boissevain, Berlin, 1895-1931, réimpr. 1955 ; édité par E. W. Cary, Londres.
- Encyclopædia Britannica*, 1929-1964, 23 vol., Ed. Université de Chicago.
- Entwistle, W.-J., 1936, *The Spanish Language, together with Portuguese, Catalan and Basque*, Londres, Faber and Faber.
- Etcheto, H., 1997, «Le pays Basque Sud au temps de la conquête romaine: Vascons et Romains. 'L'amitié romano-vasconne'», in *Ekaina, Revue d'Etudes Basques*, n° 63, pp. 163-188.
- Euskaltzaindia, 1990, *Nafarroako herri izendegia / Nomenclátor euskérico de Navarra*, Pampelune.
- Euskaltzaindia, 1991, *Onomasticon Vasconiae 4. Actas de las I jornadas de onomástica, toponimia, Vitoria-Gasteiz, abril 1986 / I onomastika jardunaldien agiriak. Toponimia, Gasteiz, 1986ko apirila*, Ed. Euskaltzaindia.
- Fernández Rei, F., 1991, *Dialectoxía da lingua galega*, Ed. Xerais.
- Fouché, P., 1939, «A propos de l'aragonais 'Ibón'», in *Melanges Martinenche*, Paris.
- Gamillscheg, E., 1950, *Romanen und Basken*, Wiesbaden, Franz Steiner.
- García Arias, X. LL., 1977, *Pueblos asturianos: el porqué de sus nombres*, Ed. Ayalga, Colección Popular Asturiana, Gijón, rééd. 2000, Alborá Llibros, Gijón.
- Gavel, H., 1921, «Eléments de phonétique basque», *RIEB*, XII, an 15, 542 pages.
- Gavel, H., 1931, «Du nom de Bayonne et de quelques autres: noms de lieux aquitains ou espagnols», *SSLAER*, n° 7, pp. 37-47.
- Gavel, H., 1936, «Remarques sur les substrats ibériques, réels ou supposés dans la phonétique du gascon et de l'espagnol», *RLR*, T. XII, n° 45-46.
- GGRG = *Geografía General del Reino de Galicia*, 1980, 13 vol., sous la direction de F. Carreras y Candi, Ediciones Gallegas, Editorial La Gran Enciclopedia Vasca, La Corogne-Bilbao.
- Gifford, J., «Topónimos gallegos y topónimos navarros», *BRSVAP*, 1955, XI, pp. 227-231.
- Gómez-Moreno, M., 1925, «Sobre los iberos y su lengua», *Homenaje ofrecido a Menéndez Pidal*, III, pp. 225-240.
- González Echegaray, J., 1997, *Los Cántabros*, 4<sup>e</sup> éd. revue et actualisée, Ed. Estudios, Santander.

- Gorrochategui Churruca, J., 1984, *Estudio sobre la onomástica indígena de Aquitania*, Ed. Université du Pays Basque (UPV-EHU), Bilbao.
- Gorrochategui Churruca, J., 1995, «Basque and its neighbors in Antiquity», in *Towards a History of the Basque Language*, J. Benjamins, Amsterdam/Philadelphie, pp. 31-64.
- Gorrochategui Churruca, J., 1997, «Gallaecia e as linguas prerromanas da Península Ibérica», in *Galicie fai dous mil anos. O feito diferencial galego. I. Historia*, G. Menaut-Pereira, coord., Saint-Jacques de Compostelle, Ed. Musée du Peuple Galicien, vol. 1, pp. 15-49.
- Goulard, R., 1997, «Wascones in plana descendunt... Civitas Lapurdum...», in *Lapurdum II*, pp. 257-282.
- Goyheneche, E., 1966, *Onomastique du Nord du Pays Basque au Moyen Age. XI-XV<sup>e</sup> siècles*, thèse de doctorat dactylographiée, Bordeaux.
- Grosclaude, M., 1991, *Dictionnaire toponymique des communes du Béarn*, Pau.
- Hubschmid, J., 1960, «Lenguas prerromanas de la Península Ibérica. A.- Lenguas no indoeuropeas 2.- Testimonios románicos», in *M. Alvar et alii, Enciclopedia Lingüística Hispanica (ELH)*, Madrid, vol. 1, pp. 27-66 ; pp. 127-149 ; pp. 447-493.
- Humboldt, W. v., 1921, *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittelt der Vaskischen Sprache*, Imp. F. Dümmler, Berlin, 192 pages. Traduction espagnole de T. Aranzadi: «Examen de las investigaciones sobre los aborígenes de España mediante la lengua vasca, traducción directa del alemán (2<sup>e</sup> edición) por Telesforo de Aranzadi», *RIEB*, 1934, pp. 475-520 et *RIEB*, 1935, pp. 44-92; pp. 499-552. Version française: *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne à l'aide de la langue basque*, Traduction de M. A. Marrast, Paris, impr. Toulon, 1866.
- Hydace, *Chronique*, 1974, édité par Alain Tranoy, 'Sources Chrétiennes', nos 218-219, Paris.
- Iglesias, H., 1998a, «Le toponyme Biarritz», *FLV*, n° 78, pp. 281-288.
- Iglesias, H., 1998b, «Sur quelques similitudes toponymiques galaïco-basques et le problème que posent certaines d'entre elles», *Lapurdum III*, 1-29.
- Iglesias, H., «Toponymes portugais, galiciens, asturiens et pyrénéens: affinités et problèmes historico-linguistiques» (constitue la suite du présent article), *Nouvelle Revue d'Onomastique* n° 35-36, 2000, pp. 105-151.
- IGN, *Instituto Geográfico Nacional*. Plusieurs cartes 1:25.000 et 1: 50.000 concernant la Galice et les Asturies ainsi que l'*Atlas routier et touristique Espagne & Portugal*, 1999, échelle 1: 400.000, Ed. Michelin.
- Irigaray, A. & Michelena, L., 1955, «Nombres vascos de persona», *BRSVAP*, XI, pp. 405-425.

- Irigoién, A., 1985, «Sobre los topónimos *Oca* y su entorno», *Symbolae Ludovico Mitxelena septuagenario oblatae*, Université du Pays Basque (UPV-EHU), Instituto de Ciencias de la Antigüedad, Vitoria, pp. 1007-1017.
- Irigoyen [Irigoién], A., 1986, *En torno a la toponimia vasca y circumpirenaica*, Deusto.
- Irigoién, A., 1987, «Leku-izenen euskarazko formak Nafarroan», *De re philologica linguae uasconicae*, Bilbao, pp. 263-264.
- Irigoién, A., 1992a, «Lea-Artibai alderdia», *De re philologica linguae uasconicae IV*, Bilbao, pp. 357-358.
- Irigoién, A., 1992b, «Miscellanea toponymica et anthroponymica (III-IV)», *De re philologica linguae uasconicae IV*, Bilbao, pp. 213-224 ; 225-230.
- Jaupart, F., 1981, *Le nom de Bayonne, les lieux, les personnes*. T. I et II, Bayonne.
- Jubia [mod. Xubia], cart., 1935, Montero Díaz, S., *La colección diplomática de San Martín de Jubia* [Xubia, Ferrol], Saint-Jacques de Compostelle. Contient 130 documents allant de 977 à 1199.
- Jungemann, F., 1955, *La teoría del sustrato y los dialectos hispano-romances y gascones*, Madrid.
- Lafon, R., 1958, «Noms de lieux d'aspect basque en Andalousie», tiré à part des *Actes et Mémoires du 5<sup>ème</sup> Congrès International de Sciences onomastiques*, vol. II, Salamanque, p. 3-12.
- Lafon, R., 1973, «La langue basque», *BMB*, pp. 57-120 et in *Vasconiana*, in *Iker-11*, 1999, pp. 3-55.
- Lambert, P.-Y., 1994, *La langue gauloise*, Ed. Errance, Paris.
- Langaney, A., Clottes, J., Guilaine, J. & Simonnet, D., 1998, *La plus belle histoire du monde*, Ed. Seuil, Paris.
- Lecuona, M., 1960, «El euskera en Navarra a fines del siglo XVI», *Geografía histórica de la lengua vasca (siglos XVI al XIX)*, Colección Auñamendi.
- López de Guereñu Galarraga, G., 1989, *Toponimia alavesa seguido de mortuorios o despoblados y pueblos alaveses*, in *Onomasticon Vasconiae* 5, Euskaltzaindia.
- Lorenzana, cart., Rodríguez González, A. & Rey Caiña, J.-A., 1992, *Tumbo de Lorenzana*, Saint-Jacques de Compostelle. Contient 222 documents allant de 969 à 1266 à partir d'un manuscrit ancien déposé aux Archives Historiques Nationales de Madrid.
- Losique, S., 1971, *Dictionnaire étymologique des noms de pays et de peuples*, Ed. Klincksieck, Paris.
- Louandre, Ch., 1931, *Commentaires de Jules César. Guerre des Gaules*, Traduction nouvelle avec le texte, des notes et un index, Ed. E. Fasquelle, Paris.

- Luchaire, A., 1874-1875, «Du mot basque *IRI* et de son emploi dans la composition des noms de lieux de l'Espagne et de l'Aquitaine antique», *BSSLAP*, pp. 18-27.
- Madoz, P., 1845-1850, *Diccionario geográfico-estadístico-histórico de España y sus posesiones de Ultramar*, 16 vol., Madrid.
- Mariño Paz, R., 1998, *Historia da lingua galega*, Ed. Sotelo Blanco, Saint-Jacques de Compostelle.
- Martínez Barbeito, C., 1971, *Galiccia*, 3<sup>e</sup> éd., Ed. Destino, Barcelone.
- Martino, E., 1995, *Roma contra cántabros y astures. Nueva lectura de la fuentes*, Colección Brevarios de la Calle del Pez, Ed. Diputación Provincial de León.
- Mela, P., 1935, *De chorographia*, édité par K. Frick, Leipzig.
- Mela, P., 1875, *Œuvres complètes*, avec la traduction en français, publiées sous la direction de M. Nisard de l'Académie Française, Inspecteur Général de l'Enseignement Supérieur, Ed. Firmin-Didot, Paris.
- Menéndez Pidal, R., 1968, *Toponimia Prerrománica Hispánica*, Gredos, Madrid.
- Mezquíriz, M. A., 1986, «Pavimientos decorados hallados en Andelos», in *Trabajo de Arqueología Navarra*, 5, pp. 237-249.
- Michelena, L., 1964, *Sobre el pasado de la lengua vasca*, Colección Auñamendi, Saint-Sébastien.
- Michelena, L., 1981, «Lengua común y dialectos vascos», *ASJU*, XV, pp. 291-313 et in *Palabras y Textos*, 1987, pp. 35-55.
- Michelena, L., 1982, «Sobre la historia de la lengua vasca», *ASJU*, XVI, pp. 143-156 et in *Palabras y Textos*, 1987, pp. 9-21.
- Michelena, L., 1989, *Apellidos Vascos*, 4<sup>e</sup> éd., Txertoa, Saint-Sébastien.
- Michelena, L., 1990, *Textos arcaicos vascos*, *ASJU*, Saint-Sébastien ; 1<sup>er</sup> éd. Minotauro, Madrid, 1964.
- Moralejo Lasso, A., 1944, «Observaciones sobre el estudio de la toponimia gallega», *Cuadernos de Estudios Gallegos*, I, pp. 59-72.
- Moralejo Lasso, A., 1977, *Toponimia gallega y leonesa*, Ed. Pico Sacro, Saint-Jacques de Compostelle.
- Moralejo Lasso, A., 1978, «Ojeada a los topónimos hispánicos y especialmente a los gallegos de origen prelatino de J. Corominas», *Verba* 5, *Anuario galego de filoloxía*, pp. 13-24, Université de Saint-Jacques de Compostelle.
- Morlet, M.-Th., 1972, *Les noms de personne sur le territoire de l'ancienne Gaule du VI<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle. I.- Les noms issus du germanique continental et les créations gallo-germaniques. II.- Les noms latins ou transmis par le latin*, Paris, CNRS.

- Morvan, M., *Les origines linguistiques de basque: l'ouralo-altaïque*, thèse de doctorat, Université de Bordeaux III, publiée sous le titre *Les origines linguistiques du basque*, Presses Universitaires Bordeaux, 1996.
- Nègre, E., 1963, *Les noms de lieux en France*, Collection Armand Colin, Paris.
- Olano Silva, V., «Toponimia gallega», *RDTP*, I., 1945, pp. 653-666 ; V., 1949, pp. 626-662; X., pp. 190-226, 1954.
- Orpustan, J.-B., 1990, *Toponymie basque*, Presses Universitaires de Bordeaux.
- Orpustan, J.-B., 1999, *La langue basque au Moyen Âge*, Izpegi, Baigorri.
- Oseira, cart., Romaní Martínez, M., 1989, *Colección diplomática do mosteiro cisterciense de Santa María de Oseira (Ourense)*, Consellería da Cultura, Saint-Jacques de Compostelle. Documents allant de 1025 à 1310.
- Pereira-Menaut, G., 1997, «Un pobo e unha natio moi particulares», in *Galicia fai dous mil anos. O feito diferencial galego. I. Historia*, G. Menaut-Pereira, coord., Saint-Jacques de Compostelle, Ed. Musée du Peuple Galicien, vol. 1, pp. 237-249.
- Piel, J. -M., 1945, *Os nomes germánicos na toponimia portuguesa*, I. *Adaes-Novogildo*. Lisbonne, 1937. II. *Oldroes-Zendo*. Lisbonne.
- Piel, J. -M., 1948, «Nomes de possessores latino-cristãos na toponimia asturo-galego-portuguesa», *Biblos*, 23, pp. 143-202.
- Pline l'Ancien, 1850-1851, *Nat. Hist. de Pline*, avec la traduction en français, par M. Emile Littré, Paris, 2 vol.
- Plini Secundi, C., 1906, *Naturalis Historiae*, vol. I, Libri I-VI, post Lvdivici Iani obitvm, recognovit et scriptvrae discrepantia adiecta edidit Carolvs Mayhoff, MCMVI, Lipsiae in aedibvs B. G. Tevbnri. Edition de Carl Mayhoff, qui a repris et renouvelé l'oeuvre de Jan après la mort de celui-ci, Leipzig, Teubner ; version latine seule et pas d'index.
- Pline l'Ancien, 1950, *Nat. Hist.*, Livre I, texte établi, traduit et commenté par Jean Beaujeu, introduction d'Alfred Ernout, Ed. Les Belles Lettres, Paris.
- Pline l'Ancien, 1998, *Nat. Hist.*, Livre III, texte établi, traduit et commenté par Hubert Zehnacker, Ed. Les Belles Lettres, Paris.
- Ptolémée, C., 1883, T. I, 1901, T. II, *Klaudiou Ptolemaiou Geôgraphikê uphêgêsis Claudii Ptolemaei Geographia*. E codicibvs recognovit, prolegomenis, annotatione, indicibvs, tabvlis instrvxit Carolvs Müllervs Volvminis primi pars prima. Parisiis, A. Firmin-Didot.
- Ptolémée, 1932, *Géographie*, édité par E. L. Stevenson, *Geography of Claudius Ptolemy*, New York (traduction seule).
- Ravier, X., 1963, «Le suffixe toponymique pyrénéen «-un». Le problème de ses relations avec d'autres suffixes à caractéristique nasale de l'Ibéro-Aquitain», *Via Domitia*, XII, fasc. 5, pp. 57-86.

- Raymond, P., 1863, *Dictionnaire topographique des Basses-Pyrénées*, Paris.
- Registres Français. Délibérations du Corps de Ville*, T. I (1565-1580) et T. II (1580-1600), Ed. Lamaignère, Bayonne, 1900-1906.
- Rocas, cart., Duro Peña, E., 1972, *El monasterio de San Pedro de Rocas y su colección documental*, Instituto de Estudios Orensanos 'Padre Feijoo', Orense. Contient des documents allant de 1007 à 1472.
- Rohlf, G., 1952, «Sur une couche pré-romane dans la toponymie de Gascogne et de l'Espagne du nord», *RFE*, 26, pp. 209-256.
- Rohlf, G., 1955, 1956, «Una forma no investigada en la toponimia del sur de Francia y de la España septentrional (el sufijo -és, -iés)», traduit du français par J. M. Enguita, *Archivo de Filología Aragonesa*, XL, in *I Congrès International de Langue et Littérature du Midi de la France*, 7 au 11 septembre 1955, publié ultérieurement in *Studien zur romaschen Namenkunde*, Munich, 1956, pp. 114-126.
- Rohlf, G., 1970, *Le Gascon, Etudes de philologie pyrénéenne (avec 3 cartes)*, 2<sup>e</sup> édition, entièrement refondue, Tübingen-Pau.
- Saint-Jouan, R., 1966, *Le nom de famille en Béarn et ses origines suivi du Dictionnaire anthroponymique du Béarn pour l'an 1385*, t. I et II, rééd. Librairie du Palais, 1992.
- Samos, cart., Lucas Álvarez, M., 1986, *El tumbo de San Julián de Samos (siglos VIII-XII), Estudio introductorio. Edición diplomática. Apéndices e índices*. Publicación da Caixa Galicia, Saint-Jacques de Compostelle. Contient 249 documents allant de 785 à 1200.
- San Martín, J., 1991, «Introducción a la toponomástica guipuzcoana / Gipuzkoar toponomastikarako sarrera», in EUSKALTZAINDIA, *Onomasticon Vasconiae 4. Actas de las I jornadas de onomástica, toponimia, Vitoria-Gasteiz, abril 1986 / I onomastika jardunaldien agiriak. Toponimia, Gasteiz, 1986ko apirila*, Ed. Euskaltzaindia, pp. 249-278.
- Sánchez-Albornoz, C., 1983, *El Reino de Asturias*, Ed. IDEA, Oviedo.
- Santamarina, A., 1991, «Problemas para la restauración de topónimos gallegos», in EUSKALTZAINDIA, *Onomasticon Vasconiae 4. Actas de las I jornadas de onomástica, toponimia, Vitoria-Gasteiz, abril 1986 / I onomastika jardunaldien agiriak. Toponimia, Gasteiz, 1986ko apirila*, Ed. Euskaltzaindia, pp. 237-246.
- Sarmiento, Fr. M., 1923, *Onomástico etimológico de la lengua gallega*, Tui.
- Schuchardt, H., 1907, «Iberische Deklination», *Sitzungsberichte der Wiener Akademie*, 157 (II), pp. 1-90.
- Schulten, A., 1927, «Las referencias sobre los Vascones hasta el año 800 después de J. C.», *RIEB*, XVIII, pp. 225-240.

- Schulten, A., 1943, *Los cántabros y astures y su guerra con Roma*, Madrid.
- Sobrado, cart., Loscertales de García Valdeavellano, M., 1976, *Tumbos del monasterio de Sobrado de los Monjes*, 2 vol., Dirección General del Patrimonio Artístico y Cultural / Archivo Histórico Nacional, Madrid. Contient 541 documents allant de 787 à 1252.
- Strabon, 1966, *Géographie*, T. II, Liv. III-IV, texte établi et traduit par François Lasserre, Collection des Universités de France, Paris.
- Suárez, J. C., 1992, *Toponimia lenense: origen de algunos nombres en torno al Valle del Huerna*, Real Instituto de Estudios Asturianos, Oviedo.
- Tranoy, A., 1981, *La Galice romaine. Recherches dans le Nord-ouest de la péninsule ibérique dans l'Antiquité*, ouvrage publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique (Paris), de la *Casa Velázquez* (Madrid) et de l'Institut d'Etudes ibériques et ibéro-américaines (Bordeaux), Publications du Centre Pierre Paris (ERA 22), Paris.
- Untermann, J., 1992, «Aportaciones al estudio de las lenguas prerromanas del noroeste de la Península Ibérica», in *Galicia: da romanidade á xermanización. Problemas históricos e culturais*, Actas do encontro científico en homenaxe a Fermín Bouza Brey (1901-1973), pp. 367-397.